

# **Digitales Brandenburg**

**hosted by Universitätsbibliothek Potsdam**

## **Les Amovrs Dv Comte De Dvnois**

**Desjardins, ... de**

**Paris, 1675**

Les Amours Du Comte De Dunois.

**urn:nbn:de:kobv:517-vlib-5625**



LES  
AMOURS  
DU  
COMTE  
DE  
DUNOIS.



Prés la conquête de l'Italie, Charles VIII. Roy de France, revenant dans son Royau- me , trouva la Reyne à Amboise , avec le Duc & la Duchesse d'Alençon , & Mademoi- selle d'Alençon leur fille, dont l'es- prit & la beauté estoient extreme-

A 5 ment

E  
M  
oy,  
vril  
AR-  
un  
m-  
e s.  
ous  
d'en  
nte-  
qui  
por-  
est  
res.  
re-  
m  
dic.  
LES

FO AMOURS

ment augmentez depuis le départ du Roy : La Reyne donna mille louanges aux victorieux, & sur tout au Comte de Dunois, digne fils de ce fameux Comte de Dunois, à qui la France devoit son salut, en le distinguant autant des autres, qu'il les surpassoit en toutes les qualitez qui luy pouvoient attirer l'estime de tout le monde en general, & de cette grande Reyne en particulier. Quoy que ce Prince receut avec beaucoup de modestie les Eloges qu'elle luy donna, ils flaterent pourtant agreablement sa gloire, & augmentèrent en sa personne cét air noble & fier, qui l'accompagnoit en toutes ses actions; mais ce ne fut pas seulement pour cette gloire qu'il se trouva sensible, car il commença à sentir naistre dans son cœur de certains sentimens d'inquietude, qu'il connut bientost pour estre les commencemens d'une grande passion, & quoy qu'il n'eût pas tous  
 jours

jours esté indifferent, il comprit bien que les inclinations qu'il avoit euës jusques à lors, n'estoient que de legers amusemens d'une jeunesse oysive. Madame de Cominge, même qui estoit une des plus belles femme de la Cour, luy paroissoit insupportable avec tous ses charmes, quelques desseins qu'elle eût de luy plaire; la seule Mademoiselle d'Alençon luy sembla digne de tous ses soins. L'application avec laquelle il les luy rendoit, fut bientôt remarquée du Mareschal de Gié; ce fut le premier qui s'en apperceut, & cette connoissance luy donna le plus cruel chagrin du monde, il cherchoit à se confirmer dans cette opinion, quoy qu'il n'eût pas voulu y estre confirmé, & il est certain qu'il ne connut qu'il estoit amoureux de Mademoiselle d'Alençon, que par la jalousie qu'il eut du Comte de Dunois; ce Mareschal estoit assez avancé en âge, la longue pratique

de la guerre luy avoit inspiré quelque chose de fin & de rusé dans ses manieres, qui n'estoient pas à l'usage de la galanterie, il s'estoit même fait une morale severe, qui l'en avoit tousjours esloigné; mais, enfin son heure fatale estoit arrivée, il examina la cause de ces nouvelles inquietudes; il les connut, il les combatit, mais il ne les surmonta pas, & quoy qu'il tint pour une maxime afferée que l'amour estoit l'ecüeil de la vertu, il ne laissa pas d'y eschoüer. Comme l'incertitude en amour, est un tourment incroyable, il espera qu'il s'en pourroit tirer en decouvrant si le Comte de Dunois estoit effectivement amoureux de Mademoiselle d'Alençon; pour cét effet il fut un matin à son lever, & l'ayant trouvée seule, la conversation se tourna sur le chapitre des Dames, le Mareschal qui vouloit s'instruire, & qui parloit selon ses veritables sentimens, exaggera for-

te.

tement la beauté de Mademoiselle  
 d'Alençon, & ne manqua pas d'ob-  
 server en mesme temps le visage du  
 Comte, il en tira des conjectures  
 assurees de la passion de ce Prince,  
 qui furent confirmées par ses dis-  
 cours, lors que le Marechal, pour  
 le luy faire avoüer, luy dit l'opinion  
 qu'il en avoit. Il est certain, luy  
 dit le Comte, que la beauté de cette  
 Princesse a fait une si forte impres-  
 sion sur mon cœur, qu'il n'en avoit  
 jamais senty de pareille, je connois  
 presentement que je n'avois jamais  
 aymé, & je croy mesme que je ne  
 compteray plus les jours de ma vie  
 que par celuy auquel a commencé  
 mon amour: Mais luy dit le Mare-  
 schal, estes-vous assure qu'elle res-  
 ponde à vos sentimens, & ne craig-  
 nez-vous rien de sa jeunesse, inca-  
 pable de connoistre vostre merite,  
 ny les soins que vous prenez pour  
 elle? Je crains tout, luy repartit le  
 Comte, mais j'espere tout aussi, &

je suis persuadé que la crainte & l'esperance, sont des suites infaillibles de l'amour. Vous avez, repar- tit le Marechal, un merite infiny, qui vous attire sans doute l'estime & le respect de tous ceux qui vous ap- prochent; mais Monsieur, croyez- moy, l'amour est quelquefois un effet du caprice, plûtoft que de la raison, & quoy que vous soyez di- gne d'occuper le cœur de la belle Princesse que vous aymez, le destin en a peut-estre ordonné autrement; pour moy je tiens, continua le Ma- reschal, qu'il est plus dangereux de risquer en amour, qu'en guerre, & la difficulté qui ne m'a jamais ar- resté dans les occasions les plus dan- gereuses, me paroistroit icy un monstre épouvantable. Vous scavez bien aussi, Monsieur le Marechal, interrompit le Comte, que plus le peril est grand, plus il est glorieux de le surmonter, une conquête fa- cile ne donne point de gloire, &  
donne

donne par consequent peu de plaisir ; quoy qu'il en soit , je suis resolu de m'abandonner tout entier à mon amour. Comme la victoire, dit le Marechal, est l'appanage des Heros , je suis persuadé, Monsieur, que vous remporterez celle où vous aspirez, pourveu que les interests de l'Estat ne s'opposent pas à ceux de vostre amour. Je ne scay si le Marechal n'en auroit pas dit plus qu'il n'en vouloit dire, si le Marquis de la Trimouille ne fût entré, & n'eût finy cette conversation, pour en commencer une generale ; le Marechal sortit l'esprit rempli de diverses pensées, qui luy donnoient une cruelle inquietude, sa passion exigeoit de luy une conduite que sa vertu condamnoit ; mais enfin le plus fort l'emporta sur le plus foible, & luy fit prendre la resolution de chercher une confidente, qui fût dans les memes interests que luy, de traverser

l'amour



l'amour du Comte de Dunois : il choisit pour cela Madame de Comminge, dont il connoissoit l'esprit fin & hardy, & dont il n'ignoroit pas l'inclination pour le Comte; apres luy avoir avoué son amour pour Mademoiselle d'Alençon, il tira adroitement de sa bouche, l'aveu de sa passion pour le Comte de Dunois, ils resolurent que Madame de Comminge, qui avoit son logement dans le Chasteau, redoubleroit son assiduité auprès de Mademoiselle d'Alençon, & qu'elle tascheroit de s'insinuer dans l'esprit de cette Princesse, par toutes les complaisances, que luy pourroient acquerir son amitié. Cependant on commença à songer aux divertissemens, que l'on pouvoit prendre en ce lieu, la saison estoit belle, & le Printemps commençoit à redonner des feüilles aux arbres, & des fleurs aux prairies: comme il n'en est point de si belles dans tout le monde, que celles qui bordent la

Ri-

Riv  
tie  
l'In  
mai  
ceve  
mag  
évit  
Cor  
soin  
para  
me  
pluy  
que  
scha  
d'Al  
lanc  
mé  
Mai  
la C  
che  
pas  
prop  
quel  
etur  
pas l

Riviere de Loire, la Reyne fit partie d'aller passer un jour entier dans l'Isle S. Jean; il n'y avoit point de maisons assez commode pour la recevoir, & l'on estoit en peine d'imaginer quelque invention, pour éviter l'ardeur du Soleil; mais le Comte de Dunois se chargea du soin de cette journée, & l'on se prepara pour cétinnocent plaisir, comme pour une feste magnifique; la pluye le retarda pourtant de quelque jours, pendant léquels le Marechal estant allé chez Mademoiselle d'Alençon, la trouva un peu plus melancolique qu'elle n'avoit accoustumé de l'estre; elle congedia mesme Maisiere, un de ces plaisans suivant la Cour, dont la folie apparante cache une fine politique, qui ne laisse pas de les conduire aux fins qu'ils se proposent, & qui divertissoit quelquefois la Princesse; cela fit conjecturer au Mareschal qu'elle n'avoit pas l'esprit dans son affiete ordinaire,

par

particulièrement en la voyant deux ou trois fois distraite; aussi-tost il raisonna en jaloux sur ce changement, & crût que le Comte de Dunois avoit entretenu Mademoiselle d'Alençon de son amour: & sans penser aux consequences de la fausse conjecture, il ne pût s'empescher de luy demander la cause de ce chagrin: En verité, luy dit-elle, je ne vous le sçaurois dire presentement, quoy que je scache bien que je ne suis pas si gaye qu'à l'ordinaire, je n'en sçay pourtant pas de bonne raison: Un si grand changement, Mademoiselle, interrompit le Marschal, n'arrive guere sans sujet, vous n'estes pas dans un âge où les affaires generales puissent vous tenir fortement au cœur, & vous n'estes pas assez instruite de celles de vostre maison, pour vous en faire une occupation; ainsi je conclus que vostre melancolie a une source secreete, que si ce n'estoit point estre trop te-  
me-

mer  
fero  
estr  
adm  
de r  
mal  
je v  
ay d  
poir  
m'a  
sans  
dan  
rie;  
con  
le fi  
Ah  
resc  
qua  
plai  
cét  
lais  
fine  
son  
ave  
rati

meraire de la vouloir penetrer, j'o-  
 ferois peut-estre m'asseurer de n'en  
 estre pas trop esloigné: Vous estes  
 admirable, Monsieur le Marechal,  
 de me vouloir persuader que je suis  
 malade quand je ne me plains point,  
 je vous redis encore ce que je vous  
 ay dés-jà dit, qui est, que je n'ay  
 point de chagrin, & que si vous  
 m'avez trouvée melancolique, c'est  
 sans doute que vous estes arrivé pen-  
 dant mon quart-d'heure de réve-  
 rie; en effet continua-t'elle, je ne  
 connois presque personne qui n'ait  
 le sien, quelque gay que l'on soit.  
 Ah! Mademoiselle, reprit le Ma-  
 reschal, on s'en retire aisement  
 quand on ne s'y entretient pas avec  
 plaisir, & vous defendez trop bien  
 cet heureux quart-d'heure, pour  
 laisser croire qu'il ne vous est pas in-  
 finement agreable. Vous avez rai-  
 son, poursuivit le Marechal, vous  
 avez raison Mademoiselle, la decla-  
 ration que Monsieur le Comte de  
 Du-

Dunois vous a faite de son amour, merite bien que vous y pensiez ; je vous demande pardon , Mademoiselle, si j'entre dans un secret où sans doute vous ne me voulez pas appeler. Je ne sçay pas, reprit froidement Mademoiselle d'Alençon, si Monsieur le Comte de Dunois a de l'amour pour moy, mais du moins sçay-je bien qu'il ne s'est pas hazardé de me le dire, il sçait que les personnes de son rang & du mien ne sont pas les maistres de leur choix, & quand ce que vous dites seroit veritable, ce ne seroit pas de luy que je le devrois apprendre : Il seroit du moins de vostre prudence de ne le pas faire, repliqua le Mareschal, car comme vous le dites fort bien, Mademoiselle, les personnes de vostre naissance sont presque tousjours les victimes du bien public, & les raisons de l'estat prevalent souvent sur les inclinacions du cœur ; les affaires sont mesme dans

une

une conjecture où le Roy a besoin de se faire des Alliez , pour s'opposer aux Ennemis que le bruit de sa gloire a souslevez contre luy. De grace , Monsieur le Mareschal , reprit Mademoiselle d'Alençon , ne troublez point ce moment de rêverie , où vous croyes que je m'entretiens avec plaisir , & s'il se peut n'en faites pas un moment fascheux , parlons plutôt du divertissement à quoy l'on se prepare. La Princesse n'eut pas finy ces paroles , que le Comte de Dunois arriva dans sa chambre ; le Mareschal sortit un moment après ; mais ayant trouvé Madame de Cominge , il l'envoya chez Mademoiselle d'Alençon , pour ne laisser pas le temps à cet Amant , d'entretenir sa belle Princesse en particulier. Lors qu'elle le vid entrer , elle rougit , ne pouvant penser , sans quelque confusion , à ce que le Mareschal luy venoit de dire ; elle le cacha pourtant , & pour ne pas

pas s'exposer à une conversation qui l'auroit augmentée, elle parla de choses generales, évitant autant qu'elle pouvoit de tomber dans les particulieres: Le Comte de Dunois, au contraire, abbaissoit tousjours la voix, & cherchoit avec empressement ce que Mademoiselle d'Alençon évitoit avec precaution; cependant il estoit prest de s'expliquer, lors que Madame de Cominge arriva, qui l'en empescha. Ce fut par ce contre-temps qu'elle commença à nuire au Comte, qui ne le prit pourtant, dans ce moment, que pour un cas fortuit. Après avoir quelque temps parlé de choses indifferentes, il vint tant de monde chez Mademoiselle d'Alençon qu'il desespera de recouvrer l'occasion que Madame de Cominge luy avoit fait perdre; il fut chez la Reyne, qu'il trouva accompagnée de peu de personnes: Elle luy dit, qu'elle s'estoit apperceuë qu'il estoit amoureux

re  
eut  
pro  
roi  
mé  
il l  
cor  
loi  
sur  
se;  
qua  
mai  
de  
la D  
me  
le  
S.  
esta  
de l  
le, l  
alle  
trou  
peir  
ser l  
esto

reux de la Princesse, & mesme elle eut la bonté de l'asseurer qu'elle approuvoit son amour, & qu'elle seroit favorable. Après l'avoir confirmée dans l'opinion qu'elle en avoit, il la supplia tres-humblement de luy continuer sa protection, & devoi- loir bien pressentir l'esprit du Roy sur son Mariage avec cette Princesse; la Reyne luy promit de le faire, quand elle le jugeroit à propos, mais elle luy dit qu'elle estoit d'avis de prevenir l'esprit du Duc, & de la Duchesse d'Alençon. Le soir même l'on resolut que l'on executeroit le lendemain la partie de l'Isle S. Jean: le jour suivant la Reyne estant habillée, toutes les Dames de la Cour se rendirent auprès d'elle, l'on partit dans des Caroffes pour aller au bord de la Riviere, où l'on trouva diverses petites Barques peintes & dorées, pour servir à passer la Reyne & toute sa suite; le jour estoit beau, l'air temperé, & jamais les



les femmes de la Cour n'avoient esté si belles que dans leur parure negligée : Mademoiselle d'Alençon sur toutes avoit des charmes en cét estat , dont il estoit impossible de se defendre : s'ils firent un puissant effet sur le cœur du Comte de Du-nois , ils acheverent de faire perdre la raison au Mareschal , qui voulut estre de cette feste , non pas pour son plaisir , ny pour contribuer à ce-luy des autres , mais pour y souffrir tout ce que la jalousie a de plus cruel , & pour la troubler s'il avoit esté en son pouvoir. La Reyne descendit au bord de la prairie de plai-fance , mais au lieu de trouver seu-lement des saules & des osiers , elle vid une bordure reguliere d'oren-gers , de grenadiers , & de Myr-thes ; & pour des fleurs sauvages , toutes celles que le Printemps peut produire dans les Jardins les plus embellis : La Reyne fut agreable-ment surprise à cet aspect , & plus  
en-

encore en entrant dans des Cabinets de verdure, que l'on avoit preparez pour la recevoir; un nombre infiny de festons, de jonquilles & de violettes, dont ils estoient ornez par dedans, faisoient un effet agreable & surprenant; le repas y fut superbe, la musique de Haubois & de Musettes y estoit complete, & servit d'entre-Acte à une Pastorale parfaitement bien representée; Toute la Cour fut surprise qu'en quatre jours toutes ces choses eussent pû estre disposées avec tant de propreté & d'exactitude. Sur le soir la Reyne voulant goûter la douceur de l'air, se promena long-temps appuyée sur Madame de Cominge, qu'elle entretenoit en particulier. Le hazard voulut que la plus grande partie des hommes & des femmes se diviserent en diverses troupes; les uns s'amuserent à cueillir des fleurs, les autres à considerer le cours de l'eau, & tous ensemble faciliterent au Comte

de Dunois la liberté d'entretenir Mademoiselle d'Alençon. Le Marechal eût bien voulu s'y opposer, mais le Marquis de la Trimouille, qui sçavoit bien le plaisir qu'il feroit au Comte de détourner ce fascheux. le mit adroitement sur le chapitre de la Guerre & de la Politique, pendant que Mademoiselle d'Alençon évitoit autant qu'elle le pouvoit la conversation particuliere du Comte; mais il estoit temps qu'elle apprist de sa bouche, une chose qui n'estoit pas inutile à sa satisfaction, & que sa seule modestie luy faisoit éviter. Vous voyez, luy dit-il, Mademoiselle, comme tout le monde me facilite l'occasion de vous entretenir d'un secret important, dont la Reyne m'a permis de vous faire confidence; elle m'a mesme ordonné de ne le dire qu'à vous. Comme je suis tous les jours auprès de la Reyne, repliqua Mademoiselle d'Alençon, & qu'elle me fait l'honneur

neur de me parler assez souvent, je croy que s'il y avoit quelque chose de particulier, dont elle voulût que je fusse instruite, je crois, dis-je, qu'elle n'auroit donné cette commission à personne. Elle m'a pourtant choisi pour cela, reprit le Comte de Dunois, & pour ne pas perdre de temps à m'en acquiter, sçachez Mademoiselle, que la Reyne ayant connu la passion que j'ay pour vous, & le respect qui m'empeschoit de vous le dire, m'a commandé de ne vous plus faire un mistere. Le seul nom de la Reyne, repartit Mademoiselle d'Alençon, m'impose tant de respect, qu'il m'empesche de vous témoigner un peu plus severement, la confusion que cette declaration me donne; pour ne pas démentir le respect que j'ay pour elle, & pour ne rien faire aussi contre ce que je dois, trouvez bon que je m'en tienne à ce qu'il m'est permis, & que je vous dise qu'il est de-

fendu aux personnes de vostre rang & du mien, de faire leur destinée. Mais Mademoiselle, repartit le Comte, ce que la Reyne autorise, n'est-il pas pour vous une loy indispensable ? Ce qu'elle m'ordonnera, repliqua la Princesse, en sera tousjours une pour moy ; mais j'attendray, s'il vous plaist, qu'elle me prescrive ses loix, n'ayant pas dessein de les prevenir. Le Comte se dispoisoit à luy faire connoistre la tendresse de ses sentimens, lors qu'on vint avertir la Reyne, que le Roy abordoit dans l'Isle : Cette nouvelle finit à la verité un entretien bien doux pour le Comte, mais il eut la consolation de ne voir ny aigreur ny colere, dans les beaux yeux de sa Princesse : Cependant le Marquis de la Trimouille n'estoit pas peu empesché, car il entretenoit le Mareschal de Gié, dans l'esprit duquel il trouva tant d'alteration, qu'il crût qu'il iroit jusques à la folie ; de toutes

tes parts où le Marquis le conduisoit il vouloit tousjours prendre la route qui le pouvoit mener vers le Comte ; il pronongoit le nom de ce Prince pour celuy d'un autre , il levoit les yeux au Ciel , il fraploit des mains, il disoit de certaines paroles entre ses dents, si mal articulées, qu'on ne les pouvoit entendre , & quelquefois il tomboit dans un silence , dont Monsieur de la Trimouille ne le pouvoit tirer qu'à force d'interrogations. Le Roy estant arrivé, tout le monde se ressembla auprès de la Reyne ; le Roy qui àvoit eu ce jour-là quelques dépesches à faire , ne l'estant venu joindre que sur le soir, il ne laissa pas de participer encore à des plaisirs fort agreables ; car si-tost que le jour fut finy , l'on vid sur la Riviere mille feux d'artifices ingénieusement inventez , & tirez au bruit de cent trompettes : A ce divertissement succeda un autre repas plus magnifique que le premier,

en-suite duquel on passa dans un cabinet de verdure, éclairé d'un grand nombre de lumieres, dans des lustres de crystal, & ce fut en ce lieu que le Bal commença: Mademoiselle d'Alençon y dansa si bien & de si bonne grace, qu'elle se fit généralement admirer: Le Comte de Dunois de son costé, joignant à sa bonne mine naturelle, le desir de plaire à sa belle maistresse, reüssit avantageusement dans son dessein, il fit mesme plus qu'il ne vouloit faire. Madame de Cominge ne le pût voir si aymable, sans sentir renouveler dans son cœur les premieres flammes, dont elle avoit brulé pour luy; mais elle ne les pût voir negligées, sans former le dessein de s'en venger. Elle se dispensa ce soir-là de danser, & prenant son temps que tout le monde estoit occupé à ce divertissement, qui n'estoit pas non plus à l'usage du Mareschal; elle le joignit pour luy apprendre  
que

que la Reyne luy avoit parlé fort long-temps: Elle luy dit, qu'elle avoit connu dans son esprit beaucoup d'estime & d'amitié pour le Comte de Dunois; mais elle luy apprit en mesme temps, qu'elle avoit remarqué que la Reyne n'avoit pas les mesmes sentimens pour luy: Il n'en fut pas surpris: car il se souvenoit bien des brigues secretes qu'il avoit faites, pour s'opposer au Mariage de la Reyne, & des raisons qu'elle avoit de ne l'aymer pas. Après plusieurs discours sur le sujet de leur grande affaire, qui estoit la jalousie, ils demeurèrent d'accord, que le Marechal préviendroit l'esprit du Roy, à la premiere occasion qui s'en presenteroit. Cependant Maisiere qui cherchoit à s'instruire des avantures de la Cour, fit ceder le plaisir de voir danser à celui d'observer Madame de Cominge & le Marechal, qui estoient fortis du cabinet du bal pour entrer



dans un autre: Maisiere fit ce qui luy fut possible, pour entendre ce qu'ils disoient, mais ils parloient si bas qu'il n'y pût rien comprendre qu'à la fin de leur entretien, qui fût une assurance mutuelle de leur fidélité: Il n'en fallut pas davantage pour faire croire à Maisiere, que le Marechal & Madame de Cominge s'aymoient; il le die à quelqu'un en secret, celuy-là le redit à un autre, & enfin toute la Cour le sceut en peu de temps. Mademoiselle d'Alençon ne fut pas des dernieres à le sçavoir, car Maisiere prenoit volontiers soin de l'instruire de tout ce qui la pouvoit divertir; cela luy donna lieu de faire une innocente guerre à Madame de Cominge, sur le sujet de son amour, mais elle ne prit pas grand peine d'en dissuader la Princesse, estant bien-aïse de couvrir, sous ce pretexte, le commerce particulier qu'ils avoient establis entr'eux. Les choses estoient en cét

estat

estat lors que le Roy apprit que les  
 Napolitains s'estoient remis sous  
 l'obeissance du Roy d'Aaragon ; le  
 seul Marechal de Gié estoit auprès  
 du Roy, lors qu'il receut cette nou-  
 velle : Il forma aussi-tost la resolu-  
 tion d'aller en Italie, punir ces re-  
 belles ; le Marechal le fortifia dans  
 ce dessein, & luy fit voir en mesme  
 temps, qu'il luy estoit important de  
 s'asseurer les Milanois, en faisant  
 une alliance avec eux, qui les tiraist  
 de la Ligue dans laquelle ils estoient  
 entrez avec l'Empereur Maximilian,  
 Ferdinand Roy d'Espagne, & les  
 Princes d'Italie. Le Marechal ad-  
 joustant, que le seul moyen qu'il vid  
 pour rompre cette consideration,  
 estoit de marier Mademoiselle d'A-  
 lençon avec le jeune Duc de Milan,  
 ou tout au moins d'accorder les cho-  
 ses jusques à ce que ce jeune Prince  
 fût en âge d'estre marié. Le Roy  
 approuva fort la pensée du Mare-  
 chal, & luy ordonna d'aller dans ce

moment trouver le Duc d'Alençon. Le Mareschal fit comprendre au Roy qu'il falloit tenir cette negociation secreta, & luy apprenant l'amour du Comte de Dunois pour Mademoiselle d'Alençon, il luy dit que ce Prince pourroit peut-estre bien, par quelque voye indirecte, detourner cette alliance, jettant adroitement dans l'esprit du Roy de la méfiance pour le Comte de Dunois. Après avoir laissé le Roy dans la disposition où il le desiroit, il fut trouver Monsieur le Duc d'Alençon, & Madame sa femme, auxquels il proposa le Mariage de leur fille avec le Duc de Milan; & comme ils luy objecterent la trop grande jeunesse du Duc, le Mareschal leur donna le mesme expedient qu'il avoit donné au Roy, de signer les articles, & ne terminer ce Mariage que dans quelques années. Ce traité paroissant avantageux au Duc & à la Duchesse, ils consentirent que

que le Marefchal entraft dans cette negociation ; Mais il prit avec eux la mefme précaution qu'il avoit prife avec le Roy , en leur difant que le fecret eft l'ame des grandes affaires. Après cela il fit faire fes depesches à Sforce , Oncle & Tuteur du Duc de Milan. Pendant qu'il y travailloit , la Reyne fut voir Madame d'Alençon , pour fçavoir les fentiments du Duc fon mary & d'elle fur le Mariage de Monsieur le Comte de Dunois , avec la Princeffe leur fille ; mais la Reyne fut bien furprife de voir que la Duchefle ne luy répondoit pas comme elle l'avoit attendu , & qu'elle n'acceptoit pas avec joye une telle propofition. Jugeant donc à la maniere dont la Duchefle luy parloit , qu'il falloit qu'elle eût quelque raifon particulière d'é luder cette propofition , la Reyne la preffa ; & fe fervant alors de ces paroles engageantes avec lesquelles elle gaignoit les cœurs,

elle commença d'ébranler la discretion de la Duchesse, & tira enfin de sa bouche le secret de la negociation du Mareschal. L'aversion que la Reyne avoit pour luy, & l'amitié qu'elle avoit pour le Comte de Dunois, l'obligerent à détruire les projets du Mareschal par toutes les raisons qu'elle crût qui luy pouvoient nuire. Elle fit envisager à la Duchesse d'Alençon, que ce Mariage luy estoit pour tousjours la consolation de voir une fille si aymable; que son âge ny celui du Duc son Mary ne luy permettroient pas d'entreprendre souvent le voyage de Milan, & qu'au contraire, l'alliance de Monsieur le Comte de Dunois la laissoit jouir paisiblement d'un bien qui luy estoit si cher: La Reyne ajoutant encore, que l'inégalité de l'âge de Mademoiselle d'Alençon & du Duc de Milan, apporteroit tant de contrainte dans leurs

leurs volontez, qu'il estoit impossible qu'elle pût vivre heureuse. La Reyne voyant que ces raisons commençoient à exciter la tendresse dans l'ame de la Duchesse, la pressa avec tant d'adresse, que si la bonne Dame ne se rendit pas dans ce moment, elle se trouva du moins fort disposée à tomber dans les sentimens que la Reyne luy vouloit inspirer. Après qu'elle l'en eut encore sollicitée, elle la quita, pour luy donner loisir de faire reflexion sur tout ce qu'elle venoit de luy dire. Le Comte de Dunois ne scachant ny son malheur, ny la bonté que la Reyne avoit eüe d'y remédier, estoit allé avec Monsieur de la Trimouille chez Mademoiselle d'Alençon, avec laquelle ils n'avoient trouvé que Madame de Cominge; le Marquis prenant pretexte de luy parler du bruit qui estoit semé dans la Cour, que le Marechal étoit amoureux d'elle, la tira vers une fenestre pour l'en

entretenir, elle s'en deffendit assez mal; car elle n'avoit pas envie de lever ce doute, & encore plus mal par le chagrin qu'elle eut de voir que le Comte parloit bas à la Princesse, qu'il sceut persuader ce jour-là si fortement, qu'elle ne luy deffendit pas de l'aymer, ny d'esperer d'estre aymé: elle crût volontiers que la Reyne approuvoit son amour, & ne fut pas faschée de pouvoir opposer cette authorité au scrupule qu'elle faisoit d'aymer un Prince, qui n'estoit pas choisi par les personnes, auxquelles elle estoit soumise. Cette conversation eut toute la douceur qui la pouvoit rendre agreable à ceux entre qui elle se faisoit; Madame de Cominge qui s'apperceut de la satisfaction de leur esprit, en fit un poison pour elle; l'arrivée de Maisiere fit esperer à cette amante jalouse, que la Princesse luy parleroit selon la coustume; mais voyant qu'elle ne le faisoit

foit pas, elle voulut l'obliger à interrompre la conversation. Maisiere seachant bien que la familiarité feroit à contre-temps, répondit à Madame de Cominge avec son air ingenu; Auriez-vous esté bien-aise, Madame, que j'eusse esté vous troubler dans le cabinet de Verdure, lors que vous parliez en secret avec Monsieur le Marechal de Gié, & que l'on dançoit dans l'Isle S. Jean, ne m'aurez-vous pas dit d'aller voir quand le Bal finiroit? Assurément, Madame, j'aurois receu de vous cette commission. Or je ne suis pas d'avis de m'en faire donner une semblable par la Princesse. Parlons, s'il vous plaist, de ce que tout le monde parle, qui est du voyage du Roy pour l'Italie, des larmes que nous donnerons à son départ, & de la joye que nous aurons de le voir revenir vainqueur. Maisiere voyant que Madame de Cominge ne luy répondoit rien; Je croy, reprit-il, que



que vostre esprit est déjà prévenu  
du regret de voir partir vos amis.  
Croyez-moy, Madame, jouissez  
du plaisir de les voir, jusques à ce  
qu'il soit troublé par leur absence.  
Mademoiselle d'Alençon n'ayant  
pas voulu par bien-seance faire du-  
rer plus long-temps la conversa-  
tion, le Comte prit congé d'elle,  
& fut chez la Reyne, dont il apprit  
l'estat auquel estoient ses affaires.  
Son ressentiment se porta d'abord  
contre le Marechal; mais la Rey-  
ne luy fit voir que son procedé étant  
appuyé de l'apparence du bien pu-  
blic, ce seroit se perdre dans l'esprit  
du Roy d'en venir avec luy aux  
voies de fait, & qu'elle ne seroit  
plus en estat de le servir. Elle luy  
ordonna donc positivement de dissi-  
muler sa colere, & de luy laisser le  
soin de ménager ses interests avec  
prudence. Au sortir de chez la Rey-  
ne, le Comte fut dans son apparte-  
ment avec le Marquis de la Tri-  
moüil-

moüille, auquel il dit ce qu'elle venoit de luy apprendre. Ils raisonnèrent ensemble sur les motifs qui faisoient agir le Mareschal d'une maniere si estrange; & rappelant le passé, ils jugerent qu'il y pourroit bien entrer de l'amour, le Marquis luy contant ce qui luy avoit paru à l'Isle S. Jean: mais d'un autre costé, ce que Masiere avoit entendu, les empeschoit de le croire. Sur le soir le Reyne entretint Mademoiselle d'Alençon en particulier, & luy parla si avantageusement de son illustre Amant, que cette Princesse acheva de se confirmer dans le dessein de l'aymer, sur tout, estant fortifiée de la Reyne, qui luy fit voir tant de difficultez à son Mariage avec le Duc de Milan, que Mademoiselle d'Alençon leva tous les scrupules qu'elle faisoit d'abandonner son cœur à cette innocente affection. Plusieurs jours se passerent, pendant lesquels Monsieur de Dunois

nois eut diverses conversations en liberté avec sa Princesse, soit chez la Reyne, ou aux Promenades. Madame de Cominge ayant esté assez malade pour ne pouvoir quitter la chambre, ces entretiens qui les combloient de plaisir & de joye, devinrent insupportables au Marechal; de sorte que ne les pouvant plus souffrir, il fut trouver le Duc d'Alençon, & luy dit, qu'il estoit à propos d'avertir la Princesse sa fille, qu'elle vescuſt un peu plus froidement avec le Comte de Dunois, sans luy alleguer de raison particuliere que sa volonté. Comme il est naturel aux peres & aux meres d'aymer à borner la liberté de leurs enfans, le Duc fut ravi d'avoir matiere de defenses, & de commandemens; privilege qu'il mettoit souvent en pratique. Il fit appeller Mademoiselle d'Alençon en presence de sa mere, & luy fit un long discours sur l'obeissance qu'une fille bien née

née doit aux personnes qui luy ont donné la vie. Après quoy il luy defendit absolument d'avoir aucun entretien particulier avec le Comte de Dunois, & luy ordonna de se contenter de vivre civilement avec luy. La Princesse fut si surprise de ce cruel commandement, que si le Duc eût remarqué les changemens de son visage, il en auroit facilement deviné la cause; mais par bonheur il l'al aissa pour parler à la Duchesse sa femme. Elle se retira dans son appartement, où Madame de Cominge entra presque aussi-tost qu'elle. La Princesse ayant sceu de la Reyne le projet du Mareschal pour son Mariage de Milan, s'en plaignit à celle qu'elle croyoit estre sa maîtresse, qui la detrompa aussi-tost de l'opinion qu'elle la fut; & après plusieurs discours pour l'en desabuser, elle demanda à la Princesse si elle n'avoit jamais soupçonné le Mareschal d'estre amoureux d'elle. La Prin-

Princesse luy ayant dit, qu'elle ne s'estoit pas donné la peine d'y penser. Madame de Cominge prit soin de luy faire remarquer l'application avec laquelle le vieux Marechal la regardoit ; la propreté qu'il affectoit toutes les fois qu'il la visitoit, & mille autres observations, qui firent souvenir Mademoiselle d'Alençon, que ce que luy disoit Madame de Cominge n'estoit pas sans apparence, mais il luy passoit alors bien d'autres pensées dans l'esprit. La defense qu'on luy avoit faite de voir le Comte de Dunois luy caufoit une si mortelle douleur, qu'elle ne la pût renfermer en elle-même. Madame de Cominge ne luy estoit pas suspecte ; & cette adroite personne avoit toujours paru si fort attachée aux interests de la Princesse, qu'elle luy confia le secret de son cœur, l'amour qu'elle avoit pour le Comte de Dunois, & la crainte qu'elle avoit que son Ma-  
riage

riage avec le Duc de Milan ne se conclût ; & l'ordre fascheux qu'elle venoit de recevoir , de ne plus parler au Comte. Mais elle exaggea le déplaisir qu'elle en avoit avec des paroles si tendres , que Madame de Cominge en pensa mourir de dépit. La Princesse avant remarqué qu'elle en paroissoit touchée , s'appliqua volontiers cette feinte compassion ; & l'en remercia si obligamment, que toute autre que cette perfide se fût renduë à tant de douceur & de bonté. Si elle ne le fit pas en effet , du moins sceut-elle bien feindre : elle pesta contre le Marechal : elle s'en prit à tout le monde , & versa tant de larmes , que Mademoiselle d'Alençon crût ne pouvoir mieux faire , que de se confier à Madame de Cominge , qui s'offrit à faciliter un commerce de Lettres entre la Princesse & le Comte. La Princesse trouvant qu'il importoit extrêmement que le Comte fut promptement

ment averty de la defenſe que le Duc luy avoit faite , afin qu'il ne fût pas ſurpris de la maniere dont elle traiteroit avec luy , & qu'il penſaſt luy-mefme à ſe bien conduire à ſon égard, prit l'occafion que luy offroit Madame de Cominge , & eſcrivit ce Billet.

Billet de Mademoiſelle d'Alençon  
au Comte de Dunois.

**L'**On m'a defendu de vous parler ; il faut obeyr. Je ne ſçay ſi vous eſtes à plaindre, mais je vous avoüeray que je la ſuis. Ma douleur ſeroit extreme, ſi la voſtre n'eſtoit infinie : faites donc que je trouve ma conſolation dans le beſoin que vous aurez d'eſtre conſolé.

Madame de Cominge receut ce Billet des mains de la Princeſſe tout décacheté ; mais avant que de le donner au Comte, elle le fit voir au Mareſchal, qui n'en fut touché  
que

que pour les intereſts de ſa jaloſie,  
 & nullement pour le déplaiſir qu'il  
 cauſoit à la perſonne du monde,  
 pour laquelle il avoit le plus de paſ-  
 ſion. Il fut vingt fois ſur le point  
 de luy arracher ce Billet, & de le  
 porter au Duc d'Alençon ; mais  
 l'envie de voir la répoſe le luy fit  
 rendre à cette infidelle confidente.  
 Elle rencontra par hazard le Comte,  
 à qui elle dit, qu'elle avoit quelque  
 choſe de particulier à luy dire, &  
 qu'elle ne luy pouvoit confier ce ſe-  
 cret que dans un lieu où ils ne fe-  
 roient ny veus ny entendus de per-  
 ſonne. Ils convinrent, qu'elle l'iroit  
 attendre chez elle. Elle ne le vit pas  
 plutoſt arriver, qu'elle fut au devant  
 de luy : Vous voyez, luy dit elle,  
 Monsieur, comme on entre dans  
 vos intereſts ; & par ce Billet que je  
 vous donne, vous pouvez juger de  
 ce que je fais pour vous, & contre  
 moy. Quelque bien qui m'en doive  
 arriver, luy repartit le Comte, en  
 le



le prenant, je serois au desespoir qu'il vous causast la moindre peine. Lisez, luy dit elle, je compte pour rien le peril où je m'expose. Le Comte fut si surpris en lisant ce que la Princesse luy écrivoit, qu'il en perdit pour un moment l'usage de la parole. Ah! Madame, luy dit-il, que la peine que je vous donné me coûte cher, & quel malheur m'annoncez-vous? Je suis au desespoir, luy repartit Madame de Cominge, d'augmenter vostre douleur; mais j'ay ordre de la Princesse, de vous apprendre les circonstances de sa disgrâce, & de la vôtre. Elle luy conta dans ce moment comme la chose s'estoit passée entre le Duc & sa fille; & l'assura en mesme temps, que si l'usage de la conversation luy estoit interdit, elle luy faciliteroit celui de l'écriture. Quelque sensible que fût le Comte à cette infortune, il ne laissa pas d'estre touché du procédé de Madame de Cominge;

ge; & n'en voyant point l'artifice, il luy témoigna sa reconnoissance en des termes les plus obligeans du monde; après lesquels il la pria par toute l'amitié qu'elle avoit eüe pour luy, & par l'estime qu'il avoit conservée pour elle, d'obliger Mademoiselle d'Alençon à luy accorder une entre-veuë particuliere, où il pût luy faire voir toute sa douleur; & luy donner des assurances de sa fidelité. Elle luy promit d'employer les plus fortes persuasions pour y porter la Princesse. Le Comte l'en supplia aussi par une Billet qu'il donna à Madame de Cominge. Il eut la mesme destinée du premier; car il fut vü du Mareschal avant que de l'estre de la Princesse: & cét amant jaloux y lût ces paroles avec les plus violens transports que cette passion puisse produire.

Billet du Comte de Dunois à Mademoiselle d'Alençon.

**C**E n'est point un Billet qui peut vous instruire des peines que m'a causé le vostre: Souffrez que je meure, ou que je vous voye, pour vous faire comprendre ce que je ne puis jamais vous exprimer autrement.

Le Marechal vouloit que Madame de Cominge supprimast ce Billet, & ne parlast point de l'entrevue que le Comte demandoit à Mademoiselle d'Alençon; mais la perfide confidente luy faisant voir l'avantage qu'il en pouvoit tirer, le fit consentir qu'elle donnast le Billet, & qu'elle insistast sur l'audience secreete que le Comte demandoit à la Princesse; resolvant ensemble qu'ils agiroient après selon la maniere dont elle en useroit. Après quoy Madame de Cominge luy fut

fut rendre compte de sa commis-  
 sion : mais lors qu'elle luy voulut  
 persuader d'accorder au Comte de  
 Dunois l'entre-veuë qu'il luy de-  
 mandoit avec tant d'empressement,  
 la Princesse ne pouvoit s'y refou-  
 dre. Elle alleguoit de si prudentes  
 raisons à Madame de Cominge,  
 qu'elle pensa de ne l'en plus sollici-  
 ter. Mais enfin l'amour l'emporta  
 sur la reflexion : l'heure & le lieu  
 furent marquez pour le lendemain,  
 à l'entrée de la nuit dans le Parc  
 avec Madame de Cominge, & ses  
 femmes seulement. Le Mareschal  
 en fut averty le premier, & se  
 prepara pour y faire son personna-  
 ge d'incommode & de persecuteur.  
 Le Comte attendit aussi ce moment  
 avec beaucoup d'impatienee : mais  
 Madame de Cominge luy donna le  
 change, en luy disant, que Ma-  
 demoiselle d'Alençon n'avoit point  
 trouvé de lieu plus commode &  
 moins suspect que son appartement,  
 qui

qui n'estoit pas fort éloigné de ce-  
luy de la Princesse. Mais pendant  
que Mademoiselle d'Alençon exami-  
noit les suites fascheuses que cette  
entre-veuë pouvoit avoir, le Roy  
parlant au Comte de Dunois, luy  
communica son dessein pour l'Ita-  
lie, luy marquant les emplois qu'il  
devoit avoir dans son armée: &  
puis il entra secretement dans le dé-  
tail de la negociation de Milan. Je  
suis obligé, luy dit le Roy, pour fa-  
ciliter le passage de mes troupes, de  
mettre le Duc de Milan dans mes  
interests, & les tirer du party de  
mes ennemis, par une alliance, dont  
il faut de nécessité que Mademoi-  
selle d'Alençon fasse le nœud. Je  
sçay bien, continua le Roy, que  
vostre amour ne vous permet pas  
d'entrer dans cette politique; mais  
je suis encor plus persuadé, que  
vostre affection pour moy vous y fe-  
ra consentir. Vostre Majesté, re-  
pliqua le Comte, est en droit de tout  
exi-

de ce-  
 pendant  
 n'exa-  
 me cette  
 e Roy  
 , luy  
 l'Ita-  
 s qu'il  
 : &  
 le dé-  
 n. Je  
 our fa-  
 es, de  
 s mes  
 ty de  
 , dont  
 emoi-  
 . Je  
 que  
 t pas  
 mais  
 que  
 y fe-  
 , re-  
 tout  
 exi-

exiger de mon obeïffance ; mais s'il  
 luy plaisoit d'examiner la conduite  
 de Sforce avec les Milanois , elle se  
 détromperoit , peut-estre del'opi-  
 nion qu'on luy veut donner , que ce  
 mariage puisse reüssir. En effet ,  
 poursuivit-il , il n'est pas trop vray-  
 semblable qu'un homme qui aspire  
 à la tyrannie , veule marier un Prin-  
 ce qu'il a dessein de perdre : & il  
 est incroyable qu'un homme habile  
 voulust s'attirer sur les bras une puis-  
 sance aussi redoutable que la vostre,  
 comme Sforce se l'attireroit infal-  
 liblement , si après cette alliance  
 il s'emparoit de l'Estat du Duc de  
 Milan. Ceux qui ont la charge  
 de cette negociation , dit le Roy,  
 ménageront mes interests avec tant  
 de prudence , que nous serons à  
 couvert de cét événement , j'at-  
 tens dans peu de jours la conclu-  
 sion de ce Traité. En achevant ces  
 paroles, le Roy entra chez la Reine,  
 sans donner loisir au Comte de luy

repartir. Il est aisé de s'imaginer qu'il fut sensiblement touché de ce discours; mais l'esperance suspendit pour quelque temps la douleur qu'il en avoit. L'heure du rendez-vous approchant, Madame de Cominge écrivit un billet à Mademoiselle d'Alençon, par lequel elle s'excusoit de ne la pouvoir accompagner à la promenade, sur quelque prétexte indispensable. La Princesse pensa vingt fois manquer à l'assignation; ce fut alors qu'elle en vit les suites, & qu'elle craignit que cette entre-veuë, toute innocente qu'elle estoit, ne fust expliquée à son desavantage. D'un autre costé, le desir de voir le Prince la pressoit violemment. Elle apprehendoit avec raison quelque changement qui l'en éloignast, sans le pouvoir entretenir. Après mille reflexions tumultueuses, elle se determina à faire ce que son cœur luy inspiroit. Elle fut dans le Parc peu après la nuit,

nuit, mais elle n'y fut qu'en trem-  
blant. La confusion de ces senti-  
mens ne luy faisoit rien présager  
d'heureux de cette démarche. Elle  
avoit déjà fait quelques tours d'une  
allée couverte, qu'elle avoit choisie,  
parce qu'elle luy avoit paru plus re-  
tirée, & par consequent plus seure,  
lors qu'elle apperceut un homme à  
la foible lueur de la Lune, qui tra-  
vertoit une palissade. Cét homme  
s'approchant d'elle dans une posture  
fournée, elle s'avança vers luy. Par  
le peril où je m'expose, jugez, lui  
dit elle, en l'abordant, de mon esti-  
me & de mon affection; car enfin,  
après les cruelles défenses que j'ay  
receuës de vous parler; quelle con-  
fusion ne recevrais-je point, si l'on  
venoit à découvrir que j'eusse eu un  
entretien avec le Comte de Dunois;  
& sur tout s'il estoit sceu du Maré-  
chal? Pourquoy, Mademoiselle,  
interrompit le Marechal, (car c'é-  
toit luy-mesme) vous est-il redou-  
table



table ce Mareschal mal-heureux, qui ne peut pas vous estre suspect, fans devenir en mesmetemps l'objet de vostre haine? On peut aisément juger quelle fut la surprise de la Princesse, lors qu'elle entendit cette voix. Elle n'en soupçonna pourtant que son mal-heur; mais quelle fut sa crainte, lors qu'elle vint à s'imaginer que le Comte pouvoit arriver; & que la trouvant en ce lieu à cette heure avec le Mareschal, il pouvoit douter un moment de sa sincerité: ou que cherchant à le quereller, il ne se prévalust de cette rencontre. Mille monstres se presenterent alors à son imagination, qui la jetterent dans des transes mortelles. Le Mareschal s'en apperçeut à son silence, & à quelques pas qu'elle fit pour s'enfuir; mais il la retint respectueusement par sa robe. Je vois bien, luy dit-il, Mademoiselle, que ce contretemps vous déplaist, & que pour un moment heureux, à quoy vous vous

estes

D. A. W.

Gesch. d. dtsch. u. frz.

Aufkl.

estes attenduë, vous en allez passer  
 de tres-fascheux : mais puisque  
 mon bonheur m'a conduit icy ,  
 souffrez que j'en profite , & que  
 je vous dise une verité que je me  
 suis long-temps cachée à moy-  
 mesme , & que j'avois resolu de  
 ne dire jamais. Sçachez donc, Ma-  
 demoiselle, que si vous avez crü  
 trouver icy un Prince amoureux ,  
 vous y trouvez en sa place le plus  
 passionné de tous les hommes du  
 monde. Vostre naissance ne m'a  
 point ébloüy, mais vos charmes ont  
 seduit ma raison ; & malgré toutes  
 les resolutions que j'avois prises de  
 n'aymer jamais rien, je me suis laissé  
 vaincre à l'ardeur qui me doit con-  
 sumer. Quoy ! reprit Mademoiselle  
 d'Alençon, non seulement vous  
 vous trouvez dans un lieu où je ne  
 crains que vous, mais vous vou-  
 lez encore vous servir de cét a-  
 vantage, & perdre le respect  
 que vous me devez en me parlant

de vostre folle passion : mais pour ne la pas entretenir, continua la Princesse, sçachez que la fortune ne m'éloigne pas tant de vous que le mépris, & la haïne que j'ay conceüe de vostre indigne procedé. Ah ! Mademoiselle, interrompit le Marechal, ne pensez-vous point au desespoir où vous me jettez ; & ne craignez-vous rien d'un homme de cœur, dont vous méprisez l'amour & le respect ? Si vous vous estiez tenu, interrompit-elle, dans les bornes de la vertu qu'un homme d'honneur se prescrit à luy-même, vous n'auriez pas pris de mesures indiscrettes, pour troubler l'innocente amitié que je porte au Comte de Dunois, & pour commencer l'intrigue d'une alliance, où, selon toutes les apparences, vous ne réüssirez pas ? Ne vous y trompez pas, poursuivit-elle, il pourra arriver, que je ne seray pas à qui mon cœur me destine, mais il est

est certain aussi que je mourrois mille  
 le fois plutôt que vous fussiez l'ar-  
 bitre de ma fortune. Peut-estre,  
 Mademoiselle, reprit le Marechal,  
 que la volonté de Monsieur vostre  
 pere vous fera changer de senti-  
 mens, & que vostre vertu ne se dé-  
 mentira pas par une desobeissance  
 qui paroistroit criminelle à toute la  
 terre: les choses sont mesme dans  
 un estat où vous ne devez gueres  
 esperer de changement. La Princef-  
 se entendant parler le Marechal de  
 cette sorte, pensa mourir de douleur:  
 mais elle revint à elle, & crût qu'en  
 luy faisant voir le bien qu'il per-  
 doit par son procedé, elle pourroit  
 luy inspirer le desir de se restablir  
 dans son esprit. En verité, luy dit-  
 elle, je n'ay jamais compris que  
 l'on gagnast le cœur des personnes  
 qu'on ayme, en faisant tout ce qu'on  
 scait qui leur peut déplaire; & si  
 mon estime estoit un bien pour  
 vous, pourquoy le voulez-vous per-

dre ? Et à quoy vous sert une conduite si opposée au chemin qui vous y pouvoit conduire. Helas ! Mademoiselle, quelle raison demandez-vous à un homme qui suit aveuglement les loix que la passion luy impose ? J'ay compris que je ne pouvois vivre en vous voyant entre les bras d'un Prince qui vous aime, & que vous ayez ; & j'ay crû qu'en vous procurant une alliance étrangere j'aurois moins d'un mal-heur, quoy que je m'expose à celuy de l'absence. Vous vous exposez par là, repartit la Princesse, à tous ceux qui peuvent suivre mon indignation : Si vous m'aviez aymée avec le respect que vous me devez ; que vous m'eussiez laissé le soin de deviner vostre passion, je vous aurois plaint ; & ne pouvant répondre à vos sentimens, je vous aurois du moins accordé mon estime. Je vous ay déjà dit, Mademoiselle, reprit le Mareschal, que j'avois

j'av  
vie  
esté  
dan  
con  
mar  
Ma  
me  
& n  
je n  
vou  
pas  
tion  
le M  
Duc  
laiss  
de r  
traig  
le p  
ceux  
Il ne  
il lu  
la n  
qu'il  
elle

j'avois resolu de n'en parler de ma  
 vie ; & je l'aurois fait, si je n'avois  
 esté forcé de chercher ma guerison  
 dans les témoignages de vostre  
 compassion, ou dans les dernieres  
 marques de vostre haïne : mais,  
 Mademoiselle, à mesure que vous  
 me la faites connoistre, mon amour  
 & mon desespoir augmentent : ainsi  
 je ne suis pas encor au point où  
 vous me desirez. La Princesse n'eût  
 pas soutenu une si longue conversa-  
 tion, mais la crainte qu'elle avoit que  
 le Mareschal ne fut allé avertir le  
 Duc d'Alençon, l'empeschoit de le  
 laisser seul : elle esperoit toujours  
 de ramener son esprit ; elle con-  
 traignit son ressentiment jusques à  
 le prier de ne pas reveler ce secret à  
 ceux qui le pouvoient condamner.  
 Il ne luy repondit pas precisement ;  
 il luy dit seulement, qu'elle estoit  
 la maistresse de son silence, &  
 qu'il dépendroit de la maniere dont  
 elle viyroit avec luy. Mademoiselle

d'Alençon avoit bien de la peine à laisser le Marechal dans la disposition où elle le voyoit : & peut-estre l'eût-elle encore retenu : mais le Marquis de la Trimouille, qui par hazard revenoit de se baigner avec quelques autres personnes de la Cour, arriva ; & ce fascheux entretien finit. Le Marechal se retira le premier : la Princesse ne fut pas long-temps sans faire la mesme chose, n'ayant pû s'exposer à un autre entretien dans le trouble de son esprit. Lors qu'elle fut dans son appartement, elle écrivit un Billet à Madame de Cominge, pour luy demander la cause de cette dangereuse méprise. Elle le donna à une fille, à qui elle ordonna de ne le bailler à cette perfide confidente, que lors qu'elle ne verroit personne avec elle. Cette fille qu'on nommoit Mademoiselle de Rieux, & qui avoit esté nourrie auprès de Mademoiselle d'Alençon, fut chez Madame de  
Co-

Com  
ti-ch  
luy  
estoi  
n'y v  
un c  
à ce  
toit  
com  
paru  
la P  
tend  
dia F  
tion  
lend  
pour  
sçavo  
cette  
ment  
me e  
avoit  
si peu  
inger  
nois  
Mad

Cominge ; & s'informant dans l'anti-chambre si elle estoit seule, on luy dit que le Comte de Dunois y estoit depuis assez long-temps: Elle n'y voulut pas entrer ; & passa dans un cabinet, où elle attendit jusques à ce qu'on la vint avertir qu'il s'estoit retiré, Rieux s'acquitta de sa commission. Madame de Cominge parut surprise en lisant le Billet de la Princesse ; mais comme elle attendoit le Marechal, elle congédia Rieux avec assez de précipitation, en luy disant, qu'elle iroit le lendemain au lever de la Princesse, pour l'instruire de ce qu'elle vouloit sçavoir. Rieux porta à sa maistresse cette réponce indicise, qui apparemment ne la satisfit pas trop : Et comme elle luy demanda pourquoy elle avoit demeuré si long-temps pour si peu de chose, Rieux luy repondit ingenuement, que le Comte de Dunois ayant passé tout le soir chez Madame de Cominge, elle avoit  
atten-



attendu qu'il eust esté party. Ces paroles augmentèrent l'embaras dans lequel se trouvoit alors la Princesse. La jalousie s'empara de son esprit, & y fit ses effets accoûtumez. Il y eut des momens où il luy vint bien quelque idée de la verité: mais le soupçon demeura le maistre, & mit tant de desordre & de confusion dans ses pensées, qu'elle eut besoin de toute sa raison pour n'y pas succomber. Mais ce n'estoit que le commencement de sa peine; car au milieu de ces fascheuses reflexions, le Duc son pere entra dans sa chambre; & comme il ne luy estoit pas ordinaire de la venir visiter à pareille heure, elle en fut surprise. Ce pere severe ne la laissa pas long-temps dans l'erreur du sujet de sa venue; il la prévint par des reproches outrageans de sa conduite, luy peignant la promenade du Parc avec toutes les couleurs qui la pouvoient noircir. En vain la Princesse s'en

vou-

voul  
que  
estin  
ne la  
emp  
mett  
tre fa  
long  
vray  
s'en  
dre.  
chan  
dres.  
qui l  
marc  
de se  
part  
raiso  
heur  
pas p  
Mad  
vant  
ré qu  
arriv  
il sce

voulut justifier par l'approbation que la Reyne avoit donnée à son estime pour le Comte de Dunois. Il ne la voulut pas écouter : & son emportement luy pensa faire commettre les dernières violences contre sa fille. Enfin après avoir parlé long-temps, il s'en lassa, & il est vray-semblable que la Princesse s'ennuyoit extrêmement de l'entendre. Il luy defendit en partant de sa chambre, de sortir que par ses ordres. Il ordonna mesme à un Escuyer qui l'avoit suivy, d'observer ses démarches, & d'empescher qu'aucune de ses femmes ne sortist de son appartement. Tandis que la Princesse raisonnoit en elle-même sur son malheur, le Comte de Dunois n'estoit pas plus tranquille. Il estoit allé chez Madame de Cominge, & n'y trouvant point la Princesse, il avoit espéré qu'elle ne seroit pas long-temps à arriver. Dans les premiers momens il sceut bon gré à son impatience de  
l'y

l'y avoir conduit le premier : mais ayant passé quelque temps sans autre inquietude que celle qui vient d'attendre ce qu'on aime, il commença de trouver les heures bien longues. Madame de Cominge qui s'en apperçut, feignit d'en estre fâchée : Elle fit appeller une de ses femmes, pour luy ordonner d'aller sçavoir où Mademoiselle d'Alençon passoit la foirée. Cette femme après avoir assez tardé pour faire croire qu'elle s'estoit acquittée de sa commission, revint & dit à sa maistresse, que la Princesse après s'estre promenée long-temps dans le Parc avec le Marechal de Gié, estoit allé chez elle. Madame de Cominge, par un souris affecté, excita dans le cœur du Comte inquiet, le desir de sçavoir ce qu'elle vouloit dire. Mon Dieu ! luy dit cette malicieuse personne, je crains de vous donner du chagrin, dispensez-moy de vous dire ce que je pense ; car outre que je  
me

me pe  
ble qu  
fir ; je  
les an  
de pe  
roles  
la fine  
plus c  
des f  
qu'ell  
cesse  
té du  
derni  
euë a  
noistr  
beauc  
trang  
qu'au  
ce vo  
peut-  
ce n'e  
sur c  
vostre  
ma p  
grace  
-190

me pourrois tromper, il est infallible que je vous causerois du déplaisir; je connois par moy-mesme, que les ames delicates ne trouvent point de petites fautes en amour. Ces paroles obligerent le Comte à presser la fine Dame de s'expliquer un peu plus clairement: mais après bien des faux mysteres, elle luy dit, qu'elle ne croyoit pas que la Princesse resistast fortement à la volonté du Duc son pere, & que dans la derniere conversation qu'elle avoit eue avec elle, elle luy avoit fait connoistre qu'elle se resoudroit sans beaucoup de peine à un Mariage étranger. Peut-estre, luy dit-elle, qu'au moment que vostre impatience vous donne tant d'inquietude, peut-estre, dis-je . . . . . Mais non, ce n'est pas à moy à raisonner si juste sur cette conjecture; & puisque vostre cœur ne vous en avertit pas, ma précaution seroit inutile. De grace, Madame, reprit le Comte, n'ache-

n'achevez point d'accabler un malheureux en le laissant dans l'incertitude du sujet de son infortune. Parlez donc, Madame, mais parlez sincèrement : montrez-moy les ennemis que je dois combattre, & me débrouillez un mystere, où je ne puis rien comprendre sans vous. Quoy, luy dit Madame de Cominge, vous trouvez de l'embarras à démêler ce qui peut avoir empesché Mademoiselle d'Alençon de se trouver icy. Vous apprenez qu'au moment qu'elle y doit estre, elle entretient paisiblement le Mareschal de Gié, & ne se souvient plus que vous l'attendez chez moy. Il me semble, continua cette artificieuse, qu'ayant autant d'esprit & d'amour que vous en avez, vous devriez estre plus éclairé. L'estime & l'amour que j'ay pour la Princesse, repartit le Comte, la defendent si bien dans mon cœur, que je n'ay garde de la soupçonner d'une foiblesse si contraire à  
l'opi-

l'opinion que j'ay conceuë de sa sincerité. Cependant, interrompit Madame de Cominge, la Princesse sçait que le Mareschal est amoureux d'elle, qu'il traite son Mariage avec le Duc de Milan; elle luy donne un temps qu'elle vous avoit destiné; vous l'aymez; vous croyez en estre aimé: conciliez, si vous pouvez, toutes ces choses, & voyez si vos soupçons seroient injustes. L'amour du Mareschal pour Mademoiselle d'Alençon, reprit le Comte, ne me causera jamais de jalousie, tout m'assure, rien ne m'inquiete de ce côté-là; & tant que je n'auray que son merite & sa passion à surmonter, je n'auray pas sujet de me plaindre. Quant à la negociation de Milan, le peu d'apparence qu'il y a que le Mareschal reüssisse dans cette entreprise, semble me répondre de l'évenement, & l'en devroit dégoûter, puis qu'elle ne peut tourner qu'à la confusion; & pour l'amour  
 que

que j'ay pour la Princeſſe, c'eſt de la force de cét amour que je prétens tirer ma ſeureté, & l'aſſurance de ſon eſtime & de ſon amitié. Je ſçay bien, pourſuivit-il, que les apparences ſont contre elles; mais ſi elles l'accuſent, mon amour la juſtifie. Vous eſtes bien ingenieux à vous tromper, reprit Madame de Cominge, ou pour mieux dire, vous eſtes un peu trop fortement prévenu; & vous ſçavez peu diſcerner les divers ſentimens que vous faites naître dans les cœurs. Confiderez mieux. Si je ſuis ingenieux à me tromper, interrompit le Comte, commençant à ſouſçonner; Madame de Cominge, vous eſtes trop ingenieufe à ruiner le peu de repos qui me reſte: pour n'en croire ny vos artifices ny ma credulité, trouvez bon que je vous laiſſe pour chercher à m'éclaircir mieux. En effet il la quitta, & ſ'en alla chez luy, où il trouva Monſieur de la Trimouille  
 sup qui

qui l'a  
 qu'il a  
 ſon &  
 dans  
 déjà  
 de ſe  
 confi  
 ſes ſo  
 Comi  
 verſat  
 & le  
 cord  
 ſion q  
 luy  
 entre  
 me ſm  
 comp  
 ſa cor  
 Je l'a  
 pour  
 impos  
 pour  
 qu'ell  
 timent  
 party  
 luy

qui l'attendoit, pour luy apprendre  
 qu'il avoit vû Mademoiselle d'Alen-  
 çon & le Marechal se promenant  
 dans le Parc. Le Comte qui sçavoit  
 déjà cette promenade, ne laissa pas  
 de sentir un nouveau dépit à cette  
 confirmation, & se confirma dans  
 ses soupçons contre Madame de  
 Cominge. Il dit au Marquis la con-  
 versation qu'il avoit eüe avec elle;  
 & le Marechal le fit demeurer d'ac-  
 cord, que c'estoit un effet de la pas-  
 sion qu'elle avoit toujours eüe pour  
 luy, & de l'intelligence qui estoit  
 entre elle & le Marechal. Dans ce  
 mesme temps le Marechal rendoit  
 compte à Madame de Cominge de  
 sa conversation avec la Princesse:  
 Je l'ay laissée, luy dit-il, avec la  
 peur que je ne revelasse un secret si  
 important au Duc son pere; car  
 pour la Duchesse, j'ay remarqué  
 qu'elle entre peu à peu dans les sen-  
 timens de sa fille. J'ay donc pris le  
 party le plus seur; je suis allé di-  
 recte-



directement à Monsieur d'Alençon, à qui j'ay raconté de cette aventure ce que j'ay crû qui pouvoit servir à mon dessein, & j'ay supprimé ce que j'ay crû qui me seroit préjudiciable, ou qui me pourroit rendre suspect auprès du Duc. Il m'a paru fort irrité: & après avoir révé quelque temps, il s'est resolu à partir dès la nuit prochaine, afin, m'at-il dit, de donner loisir à l'absence de faire son effet ordinaire sur le cœur de la Princesse. Comme je luy parlois dans l'antichambre du Roy, il a trouvé à propos de prendre congé de luy, & luy dire les raisons de son départ précipité, que le Roy a trouvées tres-judicieuses. Il sortoit de chez la Reyne, qui venoit de luy parler fortement en faveur du Comte de Dunois, & de son Mariage: quoy que ce que la Reyne luy a dit, ayt de grandes apparences de raison, les raisons de l'Estat l'ont emporté sur la deference  
quil

con, qu'il a pour elle: de sorte, continua  
 ture le Mareschal, que voylà nos affai-  
 ir à res dans un chemin assez assuré pour  
 é ce l'établissement de nostre repos. Ma-  
 udi- dame de Cominge de son costé ne  
 ndre manqua pas de luy redire les impa-  
 paru tiences du Comte, & le peu de  
 quel- progrès qu'elle avoit fait sur son  
 artir cœur; ce qui les fit conclure, que  
 at-il l'éloignement de Mademoiselle  
 e de d'Alençon estoit le seul remede  
 leur qu'ils pûssent trouver à leurs maux.  
 par- Pendant que ces perfides Amans  
 r, il jouoient un rôle si plein d'artifices,  
 con- le Comte de Dunois souffroit tout  
 s de ce qu'on peut souffrir; car Mon-  
 Roy sieur de la Trimouille, qui avoit  
 for- vû Monsieur d'Alençon & le Ma-  
 noit reschal dans une grande conferen-  
 leur ce, & qui les avoit vûs ensuite parler  
 son ensemble au Roy, luy fit conjectu-  
 sey- rer, que ses affaires s'en alloient estre  
 opa- desesperées. Ce fut alors que les  
 l'E- conseils de ce genereux & prudent  
 ence amy luy furent bien necessaires pour  
 quil

D

l'em-

l'empescher de punir avec éclat les offenses secretes du Mareschal : ce qui auroit achevé de ruiner les affaires du Comte. Il ne sçavoit par qui s'instruire de l'entreveuë du Parc, n'y ayant que le Mareschal & Madame de Cominge qui en sceussent positivement la verité. Il ne vouloit pas envoyer ny de ses amis, ny de ses domestiques, s'informer de ce qu'elle faisoit, de peur de rien faire qui luy pust déplaire. Ne sçachant donc à quoy se determiner, il vint une pensée dans l'esprit de Monsieur de la Trimouille, qui par la suite luy reüssit heureusement. Maisiere n'estoit suspect à personne à la Cour ; ses manieres bizarres le faisoient mesme passer pour extravagant ; mais Monsieur de la Trimouille qui le connoissoit, pour s'en estre servi en quelques occasions, dont il s'estoit tiré avec assez de prudence, s'imagina, qu'ayant par tout les entrées libres, il pourroit

déco  
tre,  
& pa  
selle  
conn  
seure  
de la  
Mon  
tiré  
de la  
nere  
cher  
dans  
ge n  
nir ;  
nuel  
de j  
part  
les,  
s'est  
tiqu  
ne c  
fa n  
rien  
Pag  
A. D

les  
 ce  
 fai-  
 qui  
 re,  
 Ma-  
 sent  
 ou-  
 ny  
 r de  
 rien  
 ça-  
 , il  
 de  
 par  
 ent.  
 onne  
 s le  
 tra-  
 Tri-  
 sien  
 ons,  
 de  
 par  
 roit  
 de-

découvrir plus facilement qu'un au-  
 tre, ce qui se passoit dans le monde,  
 & particulièrement chez Mademoi-  
 selle d'Alençon. Le Comte qui ne  
 connoissoit ny sa discretion, ny la  
 feureté qu'il y avoit de s'y fier, avoit  
 de la peine à s'y résoudre; mais  
 Monsieur de la Trimouille l'ayant  
 tiré de ces doutes, en luy répondant  
 de la conduite de Maisiere, ils don-  
 nerent ordre à un Page, de le cher-  
 cher sans affectation, & de l'attirer  
 dans la chambre du Comte. Le Pa-  
 ge ne fut pas long-temps sans reve-  
 nir; car Maisiere cherchant conti-  
 nuellement les aventures de nuit &  
 de jour, alloit d'appartement en ap-  
 partement, pour sçavoir les nouvel-  
 les, & pour en debiter. Comme il  
 s'estoit erigé en donneur de dome-  
 stiques, il n'y avoit presque person-  
 ne qui n'en eust un ou plusieurs de  
 sa main. Ainsi Maisiere n'ignoroit  
 rien de ce qu'on vouloit sçavoir. Le  
 Page l'ayant donc amené chez le

Comte de Dunois, il fut surpris de voir que Maisiere se défit, en luy parlant d'une certaine physionomie naïve qu'il affectoit ordinairement, & prit le caractere d'un homme comme les autres. Il eut tous les sujets du monde de se leüer de la civilité du Comte, qui luy dit enfin, le service qu'il desiroit de luy. S'il m'eust esté permis, luy dit Maisiere, d'entrer dans ce secret sans y estre appellé, je vous aurois donné quelque avis, qui ne vous auroient pas esté inutiles. Car, Monsieur, continua-t'il, j'estois avec les Filles de Mademoiselle d'Alençon, pendant que le Mareschal l'entretenoit. Je ne sçay pas précisément les termes de leur conversation; mais je sçay bien que la Princesse a esté extrêmement surprise de le trouver en ce lieu. Je sçay bien encore, qu'elle s'est retirée fort chagrine: & plus que tout cela, je sçay que le Mareschal après avoir cherché le Duc

d'A-

d'Alençon chez luy, l'a joint dans l'anti-chambre du Roy, à qui ils ont parlé ensemble: après quoy Monsieur d'Alençon est allé chez Mademoiselle sa fille, où il a laissé deux Officiers de ma connoissance, qui ont ordre del'observer, & de ne permettre à qui que ce soit, l'entrée de son appartement. Cela m'a surpris, continua Maifiere, & comme je venois chez Madame de Cominge pour m'informer d'où pouvoit venir une garde si severe, j'ay sceu qu'elle étoit en affaire avec le Marechal, & qu'il paroissoit estre tres-content. Pour moy, je ne l'estois point de tout cela, ne vous trouvant en nul des endroits où je suis allé, pour découvrir la verité de cette aventure. Je ne sçavois que penser, lors que j'ay trouvé vostre Page, qui m'a heureusement conduit icy. Je dis heureusement, Monsieur; car ce seroit le plus grand avantage que la fortune me pust procurer, que

d'employer ma vie pour vostre tres  
 humble service. Ce recit de Maifere  
 re fit connoistre au Comte, que Ma-  
 demoiselle d'Alençon étoit inno-  
 cente; mais en mesme temps il le  
 confirma dans la pensée que le Ma-  
 reschal estoit coupable envers la  
 Princesse, & envers luy. Monsieur  
 de la Trimouille n'eut pas peu de  
 peine à l'empescher sur l'heure d'al-  
 ler querreller le Mareschal, & le pu-  
 nir des peines qu'il leur faisoit en-  
 durer; mais les defenses expresse-  
 de la Reyne l'en empeschoient.  
 L'heure estoit induë pour luy faire  
 sçavoir l'estat où estoient les choses,  
 ny pour prendre aucune mesure pour  
 y remedier. Après avoir voulu mille  
 choses qui se contradioient, ils juge-  
 rent qu'ils ne pouvoient rien execu-  
 ter que le lendemain. Cependant  
 Maifere, après l'avoir recompensé  
 magnifiquement par avance du ser-  
 vice qu'il esperoit en tirer. Il le pria  
 seulement d'observer ce qui se pas-  
 se-

seroit dans la maison du Duc d'Alençon, & de la Princeſſe ſa fille: ce que Maiſiere luy promit, & fut à l'heure meſme ſ'en acquiter.

Le Comte de Dunois & le Marquis de la Trimouille repaſſant dans leur eſprit tout ce qu'ils avoient vû, & ce qu'ils venoient d'apprendre, ne firent que ſe confirmer, que Madame de Cominge avoit trahy Mademoiſelle d'Alençon auſſi-bien que le Comte. Les ſouppçons jaloux qu'elle luy avoit voulu jeter dans l'eſprit au deſavantage de ſa Princeſſe, & toute la converſation qu'il avoit eüe avec elle, ne l'en aſſeurerent que trop. Il eſt ailé de ſ'imaginer que cette penſée luy en donna de bien cruelles pour le reſte de la nuit; & ſi c'eſtoit la coûtume de nos Heros François de faire de grands raifonnemens inutiles en eux-meſmes, le Comte de Dunois eut aſſez ample matiere de reflexion; mais ayant convenu avec le Marquis de la Trimouille, qu'il ne



devoit prendre aucune resolution, que sur l'ordre qu'il recevoit de la Reyne, ils se separerent pour chercher un moment de repos. Apparemment le Comte n'en eut guere; car il est croyable qu'il cherchoit le noëud de l'intrigue, mais le moment auquel il le devoit trouver n'estoit pas encor arrivé. Le jour ne fut pas long-temps sans paroistre, & à peine en faisoit-il assez pour se conduire, que Maisiere vint fraper à la porte de l'anti-chambre du Comte. Quelqu'un de ses Domestiques y estoit couché, qui crût que Maisiere cherchoit à son ordinaire une gîte pour reposer une heure ou deux, n'en ayant pas de trop assuré. Après l'avoir laissé attendre assez longtemps, on luy ouvrit. Il dit, qu'il vouloit parler au Comte: on ne le luy voulut pas permettre, ne croyant pas qu'il eust rien à dire d'assez important pour troubler le repos de ce Prince; mais il insista avec tant d'o-

pi-

piniâtré, qu'on fut contraint de  
 faire ce qu'il souhaitoit. Lors qu'il  
 fut dans la chambre, ils'approcha du  
 lit du Comte, & luy apprit que le  
 Duc estoit party avec sa femme & sa  
 fille. Au sortir d'icy, dit Maifiere,  
 je suis allé chez un Ecuier de Mada-  
 me de la Duchesse, qui est de mes a-  
 mis; & feignant d'avoir besoin qu'il  
 voulust me recevoir pour passer le  
 reste de la nuit avec luy, les portes  
 du Chasteau estant fermées, il m'a  
 dit, qu'il n'avoit pas dessein de se  
 coucher, & qu'il me prêteroit vo-  
 lontiers sa chambre, non seulement  
 pour quelques heures, mais jusques  
 à son retour. Je l'ay pressé de me di-  
 re où il alloit. Il m'a repondu, qu'il  
 suivoit sa maistresse, qui partoit  
 pour Alençon. Je luy ay demandé  
 s'il ne sçavoit point la raison de ce  
 départ, mais j'ay bien connu qu'il  
 ne le sçavoit pas, car il n'a pas de se-  
 cret pour moy. J'ay pris le party de  
 jouer avec luy une heure ou deux;

un Ecuyer du Duc s'est joint à nous  
 qui nous a dit, sans que je luy de-  
 mandasse, que le voyage ne se fai-  
 soit que pour vous oster Mademoi-  
 selle d'Alençon, que l'on dit (selon  
 toutes les apparences) avoir beau-  
 coup d'amitié pour vous, & que  
 comme on la destine au Duc de Mi-  
 lan, on pretend en la privant de  
 vous voir, vous éloigner de son  
 cœur. On est venu avertir ces E-  
 cuyers, que Monsieur d'Alençon  
 estoit prest à descendre de son ap-  
 partement: je me suis rendu dans la  
 court, où feignant de me rencon-  
 trer par hazard, je me suis approché  
 de luy pour m'en faire voir. Vous  
 estes diligent d'estre levé si matin,  
 m'a-t'il dit. Il n'est que tard pour  
 moy, Monsieur, luy ay je répondu,  
 en luy faisant une profonde reve-  
 rence, car je ne me suis pas encore  
 couché: mais on peut dire, Mon-  
 sieur, qu'il est extrêmement matin  
 pour vous. Il est vray, m'at'il repli-  
 qué,

nous  
 y de  
 e fai  
 emoi  
 selon  
 beau  
 e que  
 Mi  
 nt de  
 e fon  
 es E  
 nçon  
 a ap  
 ans la  
 icon  
 oché  
 Vous  
 atin,  
 pour  
 ndu,  
 eye  
 core  
 Mon  
 matin  
 epli  
 qué,

qué, en marchant toujours, mais je  
 prens la fraischeur de la nuit pour  
 éviter la chaleur du jour. En disant  
 ces paroles, il est arrivé où les Ca-  
 rosses l'attendoient; en montant  
 dans le sien, il m'a dit fort obligem-  
 ment, Adieu, Maisiere, ne vous  
 verrons-nous point à Alençon? Si  
 vous y venez, vous y ferez le bien  
 venu. Je l'ay assuré, que j'irois avec  
 joye, s'il me faisoit l'honneur de  
 me commander. Je vous en prie,  
 m'a-t'il dit. Pendant que je luy  
 parlois, je jettois souvent les yeux  
 sur la Princesse. Les siens m'ont  
 paru fort languissans; & comme  
 quand elle a passé sous vos fenestres  
 je l'ay regardée. & le luy ay fait  
 remarquer, elle n'a répondu que par  
 un branlement de teste, qui ne  
 m'a pas paru de bon aügure. Elle est  
 montée en Carosse avec Monsieur  
 son pere & Madame sa mere, & je  
 suis allé prendre congé des filles de  
 la Princesse. Je me suis doucement

approché de Mademoiselle de Rieux, qui depuis long-temps est de mes amies; & en la suiuant, j'ay priée de parler quelquefois de vous à la Princesse; je le luy ay dit d'autant plus volontiers, que je sçay qu'elle est fort dans vos interests, & qu'elle a la liberté de dire ses sentimens. Je n'oserois m'a-t'elle repliqué, car la Princesse a trop de sujet de s'en plaindre: au lieu de se trouver dans le Parc, il a passé la soirée chez Madame de Cominge. Desabusez vostre belle maistresse, luy ay-je répondu, car c'est un artifice de la Dame, où Monsieur le Comte n'a nulle part. J'ay bieu eu de la peine à luy dire ce peu de mots; & je ne l'aurois pas pû, n'étoit qu'il a falu rajuster quelque chose au Carosse. Lors qu'il a commencé à marcher, je me suis retiré, & je suis venu vous donner cet avis. Ce fut un coup de foudre pour le Comte, particulièrement lors qu'il

sceut  
part  
fit c  
quel  
sçav  
il av  
artil  
& q  
se.  
répo  
de l'  
elle  
qui  
ce c  
Dun  
la T  
par  
tem  
din  
dit  
cra  
plu  
ma  
deu  
pui

sceut

de sceut que Mademoiselle d'Alençon  
 est de parloit l'esprit aigri contre luy. Il  
 el'ay fit cent questions à Maisiere, aus-  
 vous quelles il répondit selon ce qu'il  
 d'au- scavoit. Il luy demanda comment  
 scay il avoit appris que c'estoit par un  
 ests, artifice de Madame de Cominge,  
 e ses & qu'il n'avoit point vû la Princesse.  
 elle Je n'en scay rien précisément,  
 p de répondit Maisiere; mais il y a bien  
 de se de l'apparence, car le Mareschal &  
 té la elle ont eu une longue conversation,  
 nge. qui me fait comprendre l'intelligen-  
 esse, ce qui est entre eux. Le Comte de  
 n ar- Dunois envoya prier le Marquis de  
 ur le la Trimouille de venir dans son ap-  
 u eu partement. Il s'y rendit peu de  
 a de temps après, où il fit son office or-  
 n'é- dinaire de consolateur. Enfin, luy  
 cho- dit le Comte, je n'ay plus rien à  
 om- craindre, puis que la fortune n'a  
 iré, plus rien à faire contre moy, j'aime  
 vis. ma belle Princesse avec toute l'ar-  
 r le deur & la tendresse dont un cœur  
 qu'il puisse estre remply : elle a la bonté  
 ceut

de m'affurer, que j'occupe une place  
 avantageuse dans le sien; je revoy  
 mille marques innocentes de son af-  
 fection; je suis protégé de la Rey-  
 ne, & toutes choses semblent estre  
 d'accord avec mes desirs: Cepen-  
 dant je suis le plus malheureux de  
 tous les hommes; toutes ces appa-  
 rences ne m'ont promis de si grands  
 biens, que pour m'en faire goûter  
 la perte avec plus de sensibilité:  
 dans cet estat heureux je me suis  
 trop reposé sur le bon-heur de ma  
 destinée; & j'ay donné lieu à mes  
 ennemis d'establi leurs affaires, &  
 de ruiner les miennes. Les choses  
 sont encore en un estat, repliqua le  
 Marquis, qui ne vous défend point  
 l'esperance; la Reyne est pour vous.  
 Helas! reprit tendrement le Com-  
 te, la Reyne est pour moy, il est  
 vray, mais ma Princesse m'est con-  
 traire; elle part dans une disposi-  
 tion si fascheuse, que sa colere, ou  
 l'absence, & l'oubly, qui en est une  
 suite

suite  
 jamais  
 révé  
 voit p  
 coup  
 luy d  
 vous  
 l'espr  
 Duc  
 à Ale  
 prom  
 tres-  
 mais  
 frir  
 prese  
 s'il f  
 lez-v  
 mes  
 vous  
 de l'  
 souv  
 loifi  
 Que  
 l'espr  
 quie

suite infallible, me banniront pour  
 jamais de son cœur. Maisiere avoit  
 révé tout le temps que le Comte a-  
 voit parlé; mais revenant tout d'un  
 coup de sa réverie: Consolez-vous,  
 luy dit-il, il n'est pas si difficile que  
 vous pensez, de vous rétablir dans  
 l'esprit de la Princesse: Monsieur le  
 Duc m'a ordonné d'aller le trouver  
 à Alençon: non seulement je vous  
 promets d'établir un commerce  
 tres-seur entre la Princesse & vous,  
 mais je pretens l'engager à souf-  
 frir vostre veuë si l'occasion s'en  
 presente: ne vous portez point,  
 s'il se peut, à la violence; repo-  
 sez-vous sur vostre amour & sur  
 mes soins, & je vous assure de  
 vous mettre tout au moins à couvert  
 de l'oubly; car je luy parleray si  
 souvent de vous, qu'elle n'aura pas  
 loisir de vous bannir de sa memoire.  
 Quoy que le Comte de Dunois eust  
 l'esprit rempli de douleur & d'in-  
 quietude, il la cacha, pour ne pas  
 don-



donner lieu à ses ennemis de tirer  
 avantage de son chagrin. Il parut  
 chez le Roy, sinon avec gayeté, du  
 moins avec un visage tranquille; &  
 le Roy luy dit tant de choses obli-  
 geantes ce jour-là, que s'il eust au-  
 tant pensé à sa fortune qu'à son a-  
 mour, il auroit dû estre content. Il  
 fut aussi chez la Reine, qui flata sa  
 douleur avec beaucoup de bonté,  
 & en suspendit pour quelque mo-  
 ment la violence. Pendant qu'elle  
 luy parloit du départ de Mademoi-  
 selle d'Alençon, le Mareschal com-  
 mençoit à se repentir d'avoir causé  
 son éloignement. Il envisagea les  
 rigueurs de l'absence qui le perse-  
 cutoient déjà si cruellement, qu'il  
 pensa plus d'une fois aux moyens de  
 faire revenir cette Princesse avec  
 la mesme précipitation, que l'on  
 en avoit apporté à son départ; mais  
 Madame de Cominge, qui avoit  
 autant de sujet de craindre son re-  
 tour que le Mareschal en avoit de le

desire  
 rendre  
 chang  
 te pe  
 resch  
 qu'il  
 estoit  
 mi d  
 nit d  
 ce qu  
 faire  
 nes c  
 fa pu  
 seule  
 & bi  
 raiso  
 ne p  
 me,  
 qu'il  
 haï.  
 pens  
 Con  
 les  
 nir.  
 avec

desirer, luy dit, que ce seroit se rendre suspect par un si prompt changement, & le détourna de cette pensée. Ce fut alors que le Marechal se confirma dans l'opinion qu'il avoit toujours eüe, que l'amour estoit l'écueil de la vertu, & l'ennemi du repos. Sa memoire luy fournit dans ce moment l'idée de tout ce que son injuste passion luy faisoit faire contre son devoir; & les peines qu'il sentit commençoient déjà sa punition. Madame de Cominge seule sceut le secret de ses remords: & bien qu'elle employast de fortes raisons pour remettre son esprit, il ne pouvoit sans un chagrin extrême, s'imaginer qu'il estoit absent, qu'il estoit amoureux, & qu'il estoit haï. Pendant qu'il donnoit toutes ses pensées à la reflexion du passé, le Comte de Dunois donnoit toutes les siennes à la prévoyance de l'avenir. Car dans la conversation qu'il eut avec la Reine, il la persuada de faire  
agir

agir son autorité pour ſçavoir de la bouche de Madame de Cominge des veritez qu'il ne d'ameſtoit qu'imparfaitement, & dont la certitude importoit trop à ſon repos, pour ne pas chercher à s'en éclaircir. La Reine luy demanda quel intereſt Madame de Cominge pouvoit avoir à troubler ſa paſſion pour Mademoiſelle d'Alençon. Ce Prince ſe trouva fort embarreſſé : il euſt bien voulu que la Reine euſt ſceu les ſentimens que cette Dame avoit pour luy; mais il auroit eſté fort aiſe, que ce n'eſt pas eſté de ſa bouche qu'elle l'eſt appriſ. Toutefois ne pouvant faire autrement, il dit tant de choſes ambiguës à la Reine, qu'enfin elle prit l'intelligence qu'il luy vouloit donner. Elle luy promit de parler dès ce jour-là à Madame de Cominge. Le Comte ſe retiroit dans ſon appartement pour penſer en liberté à l'eſtat où eſtoit alors ſa fortune, quand une vieille  
femme

femme  
part d  
en tre  
y trou  
disgra  
connu  
de lai  
les.

Billet

**T**E  
gr  
eſtime  
de mo  
reille  
faut  
peu d

Je  
Comin  
eſt tro  
dence.

A  
en ſ

femme luy presenta un billet de la part de Rieux. Le Prince le receut en tremblant, s'imaginant bien qu'il y trouveroit la confirmation de sa disgrâce. Après l'avoir ouvert, il connut qu'il estoit écrit de la main de la Princesse, & il y lût ces paroles.

Billet de Mademoiselle d'Alençon  
au Comte de Dunois.

**T**E parts de la Cour sans autre regret, que celui de vous avoir trop estimé: il est facheux aux personnes de mon humeur de se méprendre en pareille rencontre; mais le repentir suit la faute de si près, qu'à l'avenir j'auray peu de chose à me reprocher.

A P O S T I L L E.

Je ne me sers pas de la voye de Madame de Cominge pour vous faire tenir ce Billet, elle est trop interessée pour entrer dans cette confidence.

Après l'avoir lû plus d'une fois en son particulier, il le fit voir à  
Mon-

Monsieur de la Trimouille, qui luy  
conseilla d'en informer la Reine  
afin de s'en servir pour sçavoir de  
Madame de Cominge ce que l'on  
desiroit d'en apprendre. Sur le soir  
la Reine l'ayant fait appeller dans  
son cabinet, elle eut de la peine à  
soutenir la hardiesse qui luy estoit  
naturelle. Lors que la Reine se vit  
seule avec elle, elle la regarda d'un  
air plein de majesté : Je m'éton-  
ne, luy dit-elle, Madame de Co-  
minge, qu'après vous avoir fait con-  
noistre tant de fois, que je souhaitois  
le Mariage du Comte de Dunois &  
de Mademoiselle d'Alençon, je m'é-  
tonne, disje, que vous ayez pris tant  
de soin de le traverser : car enfin, il  
est inutile que vous preniez le parti  
de me nier une chose que je sçay de  
certitude : aussi n'est-ce pas pour  
m'en instruire que je vous ay fait ap-  
peller ; mais pour sçavoir de vous  
la raison qui vous peut avoir obli-  
gée de vous mettre dans les interests  
du

qui lu  
 Reine  
 voir d  
 re l'or  
 le soi  
 dan  
 Reine  
 toit f  
 se vit  
 d'un  
 éton-  
 Co-  
 con-  
 uitois  
 is &  
 m'é-  
 tant  
 n, il  
 parti  
 y de  
 our  
 ap-  
 ous  
 oli-  
 ests  
 du

du Mareschal de Gié, contre ceux  
 du Comte de Dunois, sçachant bien  
 que cette conduite estoit opposée à  
 mes intentions. La Reine voyant  
 que Madame de Cominge ne luy  
 répondoit pas, & que sa hardiesse  
 commençoit à se démentir, par la  
 confusion qui paroissoit sur son vi-  
 sage: Vostre silence ne suffit, conti-  
 nua la Reine, pour l'aveu de vostre  
 faute, j'en demande une declaration  
 sincere, si vous en voulez obtenir le  
 pardon; mais je vous declare, que si  
 vous ne vous resolvez à ce que je  
 vous demande, je trouveray sans  
 doute des voyes pour me faire obeir.  
 Au reste, si la confession de vostre  
 foiblesse vous coute à faire, la  
 peine que vous y aurez me la fe-  
 ra excuser: j'en auray de la com-  
 passion, & je plaindray ce qui me-  
 riteroit d'estre puni: mais, encore  
 une fois, il faut reparer vostre arti-  
 fice par une sincerité si ingenuë,  
 qu'elle me persuade de vostre re-  
 pentir.

pentir. Me. de Cominge voyant que la Reine vouloit estre obeyë, se jeta à ses pieds, versa des larmes, & parut si troublée, que la Reine eut la bonté de remettre son esprit dans une affiete plus tranquille, en luy promettant de luy pardonner. Après quoy elle raconta exactement à la Reine tout ce qui s'estoit passé entre le Mareschal & elle, les motifs qui l'avoient portée à se mettre dans ses interets; la verité de l'affignation du Parc, & generalement tout le secret de cette intrigue. Mais, luy dit finement la Reine, comment voulez vous, que je vous croye, & que je m'en raporte à votre bonne foy, si dans ce procedé vous en avez si souvent manqué? Ay! Madame, repliqua Madame de Cominge, il ne me fera pas difficile de justifier la verité de mes paroles, divers billets que j'ay heureusement gardez, sont des témoins irréprochables de ma sincerité. La  
Reyne

Reyne luy fit plusieurs questions, ausquelles elle répondit ce qu'elle sçavoit; mais quand elle vint à demander ce qu'elle avoit appris de la negociation de Milan, Madame de Cominge l'assura, quelle n'en sçavoit rien de plus précis que les autres, & que le Marechal ne l'avoit jamais fait entrer à fond dans cette confidence. Peut-estre, dit la Reyne, nell'en avez-vous pas fortement pressé; car dans l'intelligence où vous estes, il n'est pas croyable, qu'il vous eust dénié si peu de chose, dans un temps où vous faisiez tant pour luy. Il est vray, repliqua Madame de Cominge, que je ne me suis pas mise en peine d'où venoit le trouble, pourvû que j'eusse le plaisir de l'exciter. Mais, Madame, je connois presentement mon crime, continua-t'elle, je suis preste à le reparer par tout ce qu'il plaira à Vostre Majesté de m'ordonner. Si cela est, reprit la Reyne, il vous

reste



reste encor un moyen de vous rétablir dans mon esprit : C'est, qu'après avoir tout fait contre le Comte de Dunois, je veux que vous fassiez tout pour luy; ce qui fut un artifice criminel par le passé, deviendra une adresse louable, quand vous agirez par mes ordres, & pour la justice. Je veux donc, poursuivit la Reine, que vous me remettiez entre les mains les Billets du Mareschal; je veux que vous tâchiez de découvrir en quel estat est l'affaire de Milan, & je veux enfin, que vous fassiez tout ce que vous pourrez pour en ruiner le succès. Madame de Cominge ne craignant rien tant que d'estre éloignée de la Cour, & n'aymant rien qu'à trahir ceux qui se fioient en elle, se resolut sans peine à tromper le Mareschal à son tour, & à se remettre dans les interests du Comte de Dunois. Elle ne démentit pas son caractere de fourbe, & sa perfidie ne  
fit

fit  
dor  
que  
ce c  
tou  
avo  
mer  
felle  
tem  
plus  
Rei  
flata  
qu'e  
se p  
luy  
Dun  
gem  
min  
fia f  
avoi  
ses a  
en e  
pron  
dang  
tems

fit que changer d'objet. Elle promit donc à la Reine, de n'agir à l'avenir que par ses ordres. Pour avance de ce qu'elle luy promettoit, elle donna tous les Billets que le Mareschal luy avoit écrits, qui luy parloit clairement de son amour pour Mademoiselle d'Alençon, & l'assura en mesme temps, d'en tirer encore de luy de plus fortement expliquez. Enfin la Reine l'intimida si à propos, & la flata aussi avec tant de prudence, qu'elle se détermina fortement à ne se plus éloigner de cette route, qui luy parut la plus seure. Le Comte de Dunois après avoir appris ce changement, & sceu de Madame de Cominge la verité de l'avanture, sacrifia son ressentiment au besoin qu'il avoit d'elle, & luy promit d'estre de ses amis; mais elle ne fut pas si-tost en estat d'agir selon qu'elle l'avoit promis, le Mareschal estant tombé dangereusement malade. Pendant ce tems-là Maisiere commença de dis-

E                   poser

poser ses affaires pour son voyage d'Alençon (je dis disposer ses affaires) car il en avoit assez pour occuper plusieurs personnes, il faisoit des Mariages, & des accommodemens, il fournissoit de Domestiques à tous ceux qui en avoient besoin; il estoit connu de Dames, il en estoit mesme souffert par mille petits soins qu'il leur rendoit; & il y avoit peu de nouvelles, quelques particulieres qu'elles pûssent estre, qu'il ne sceust des premiers. A la verité sa maniere de s'habiller avoit quelque chose de singulier. Il ne se contentoit pas d'estre vêtu tout autrement que les autres, mais il changeoit d'habit presque à toutes les heures du jour: tantost en Bourgeois, quelquefois en Cavalier, & toujours d'une façon fort bizarre. Cét extérieur ridicule n'empeschoit que Maisiere n'eust de l'esprit, & ne fust capable de conduire une entreprise delicate: & plus que tout cela,

la,  
dor  
dor  
que  
dor  
de  
son  
à A  
ces  
che  
l'an  
son  
son  
fuit  
len  
par  
d'u  
fut  
ave  
bor  
Ma  
Pat  
de  
cer  
pas  
ms

la, il avoit une discretion qui luy donnoit la confiance de tous ceux dont il estoit connu. L'assurance que le Marquis de la Trimouille en donna au Comte de Dunois, acheva de resoudre ce dernier à commettre son secret à Maisiere, & l'envoyer à Alençon, pour instruire la Princesse de l'estat auquel estoient les choses. Le Comte luy donna de l'argent & des pierreries, tant pour son usage, que pour gagner les personnes dont il auroit besoin dans la fuite. Après quoy il partit pour Alençon, où l'on avoit besoin d'un pareil secours, pour dissiper l'ennuy d'une solitude assez desagreable. Il fut receu du Duc & de la Duchesse avec beaucoup de témoignages de bonne volonté, & encore plus de Mademoiselle d'Alençon leur fille. Par bon-heur l'humeur intrigante de Maisiere n'estoit pas suspecte en cette Cour, parce qu'elle n'y estoit pas connue, & il la cacha si bien,

qu'il ne donna pas le moindre soupçon du sujet de son voyage. Il jugeoit bien que Mademoiselle d'Alençon avoit une extrême curiosité de sçavoir ce qui se passoit à Amboise; mais il se voulut faire desirer, & se contenta de dire à Rieux qu'il y estoit arrivé bien des choses depuis le départ de la Princesse, dont elle seroit peut-estre bien-aise d'être informée. Il sceut de Rieux que sa maistresse ne souhaitoit rien tant au monde, que d'apprendre que le Comte estoit innocent. Rieux luy paroissant dans ses interests, il acheva de l'y mettre en luy donnant un diamant de prix de la part de ce Prince. Elle faisoit difficulté de l'accepter, si Maisiere, qui sçavoit l'art de recevoir des presens sans façon, ne luy eust appris à prendre celui-cy sans scrupule. L'envie que la Princesse avoit de sçavoir des nouvelles de ce qui la touchoit, augmentoit à tous momens,

men  
la c  
Je r  
fier  
vou  
Co  
Co  
roil  
en  
pas  
tra  
à c  
le c  
pui  
n'a  
non  
felle  
en i  
vos  
pas  
auc  
dre  
rien  
Pri  
de r  
mei

mens, & fit qu'estant un soir dans la chambre avec Rieux seulement : Je m'étonne, luy dit-elle, que Maisiere, qui vous parle si souvent, ne vous ait pas dit, si le commerce du Comte de Dunois & de Madame de Cominge est bien établi; s'ils paroissent bien contens, & ce que l'on en dit dans le monde. Il ne m'en a pas parlé, repliqua Rieux; au contraire il m'a dit, que vôtre départ à causé une consternation generale dans tous les cœurs, & que depuis le jour que vous partistes, il n'a pas parlé à la Dame que vous me nommez. Peut-estre, Mademoiselle, que s'il vous plaisoit de vous en instruire, il satisferoit avec joye vôtre curiosité. Au reste, je ne croy pas que Maisiere me voulust faire aucune confidence sans vôtre ordre. Je n'apprendray donc jamais rien de ce que je veux sçavoir, dit la Princesse, car je ne suis pas resoluë de m'en informer. Peut-estre, Made-

moiselle, interrompit Rieux, apprendriez-vous des choses qui ne vous déplairoient pas ? Et bien, dit la Princesse, faites donc qu'il me les dise sans que je les luy demande. C'est à vous, Mademoiselle, repliqua Rieux, à luy en faire naistre l'occasion ; car il ne se hazardera pas à vous en entretenir, si vous ne luy témoignez de le desirer. Mon Dieu ! reprit la Princesse, ne sçauriez-vous satisfaire ma curiosité, sans me donner le chagrin de la faire paroistre ? Rieux entendit alors ce que sa maistresse luy vouloit dire, & se chargea d'engager Maisiere à ce qu'elle desiroit de luy. Mais Maisiere qui vouloit s'acquitter prudemment de sa commission, craignant de rompre les mesures qu'il prenoit, pour établir un commerce assuré entre la Princesse & le Comte de Dunois, n'affecta pas de l'entretenir. Il prit son temps un jour que le Duc & la Duchesse sa femme estoient

estoyent en conference dans un cabinet, où ils ne vouloyent pas estre interrompus. Ce jour-là donc, Mademoiselle d'Alençon voulut aller prendre l'air dans un tres-beau jardin qui estoit à la veüe du Chasteau, avec ses femmes & Maisiere. Il entra insensiblement en conversation avec la Princesse ; & comme elle luy demanda comme l'on se divertissoit à Amboise depuis son départ : Ceux qui s'y ennuyent, Mademoiselle, répondit Maisiere, ne sont par les plus à plaindre : Ce que l'on appelle ennuy, continua-t il, n'est, à mon avis, que la privation de quelque plaisir, mais vôtre absence les à tous bannis de la Cour, & a fait des miserables de tous ceux qui connoissent le prix du bien qu'ils ont perdu. Je connois quelqu'un qui en est si sensiblement touché, que si cette absence continuë, vous perdrez ce quelqu'un-là pour toujours. Maisiere ayant cessé de parler pour un



moment : Hé quoy, Mademoiselle, reprit-il, avez-vous si peu de pitié des maux que vous causez, que vous ne vouliez pas vous informer de ceux qui les souffrent ? Je ne vous ay pas demandé, repliqua la Princesse, le nom de ceux qui s'ennuyent à la Cour, je voulois seulement sçavoir comme l'on s'y divertit. Fort mal, Mademoiselle, répondit Maisiere, & Monsieur le Comte de Dunois beaucoup plus mal que tout le reste du monde ensemble, non seulement pour le chagrin que luy cause vostre absence, mais par la douleur qu'il a d'estre mal auprès de vous. Maisiere voyant que la Princesse se préparoit à luy imposer silence : Ne m'interrompez pas, Mademoiselle, s'il vous plaît, luy dit-il, écoutez ce que j'ay à vous dire, apprenez sans aigreur des choses qui meritent vostre compassion toute entiere, & qui pourront vous détromper de l'opinion injuste que vous avez conceuë de  
l'in-

l'infidelité de Monsieur le Comte de Dunois. Mais pour ne pas vous en rapporter tout-à-fait à ma sincerité, voyez, s'il vous plaist, dans cette Lettre, la foy que vous y pouvez prendre. La Princesse ne la vouloit pas recevoir; mais craignant que la difficulté qu'elle en faisoit, ne fut apperceuë de ses femmes, & qu'on ne soupçonnast Maisiere d'estre d'intelligence avec le Comte, elle se contenta d'en reconnoistre les caracteres à la suscription, & permit à Maisiere de la remettre entre les mains de Rieux. Après cela, il dit à Mademoiselle d'Alençon, l'aveu que Madame de Cominge avoit fait à la Reine de sa perfidie, la verité de la fausse assignation du Parc, & generalement tout ce qu'elle avoit ignoré depuis le retour du Roy jusqu'à la maladie du Mareschal. Maisieres'apperceut aisément que ce recit ne déplaisoit pas à la Princesse, qui ne s'en rapportant pas tout-à-fait à sa bonne

foy, le gronda un peu de s'estre chargé de cette commission, & luy défendit, quoy que foiblement, d'en prendre de pareilles à l'avenir. Je feray plus, repliqua Maisiere, car si vous me l'ordonnez, je ne vous en parleray de ma vie. Je ne vous dis pas cela, dit la Princesse; mais..... Comme ils en estoient là, Monsieur & Madame d'Alençon arriverent si près du lieu où estoit Mademoiselle d'Alençon, qu'il falut finir ce discours, quoy qu'il luy fust extrêmement agreable. Le Duc ayant demandé à Maisiere de quoy il entretenoit la Princesse, il luy répondit, qu'il venoit de luy commencer une histoire assez plaisante, d'une aventure qui luy estoit arrivée il n'y avoit pas long-temps. Le Duc & la Duchesse luy ordonnerent de la commencer: ce qu'il fit sans hesiter un moment, & prit ainsi la parole.

*Histoire de la Dame  
Visionnaire.*

**U**Ne aventure dont je seray le  
Heros, vous paroistra sans dou-  
te un peu bizarre ; aussi vous puis-je  
assurer, que celle-cy l'est infiniment.  
Je partis d'Amboise à la suite du  
Roy lors qu'il fut en Italie, moins à  
dessein de combattre, que de faire  
un voyage agreable. Je demeuray  
malade à Turin, où je fus assez long-  
temps sans sortir de la Chambre. Le  
Comte de Santiniany eut la bonté de  
me visiter dans ma maladie ; j'avois  
l'honneur d'en estre connu en Fran-  
ce, où je m'attachay à l'instruire de  
mille choses qu'un homme de qua-  
lité est bien-aïse de sçavoir quand il  
arrivé dans une Cour étrangere. Lors  
que je fus entierement guery, il ne  
voulut pas souffrir que je partisse si-  
tost de Turin ; afin que le séjour que

j'y ferois ne me fust pas incommode; il me donna un logement chez luy, & me fit connoistre de toute la Cour de Savoye; où il est certain qu'en peu de temps je fus aussi sçavant qu'en celle-cy. Je l'accompagnay chez plusieurs Dames de haute qualité & de mérite, avec lesquelles il ne m'arriva rien de considerable; mais estant allé visiter la Comtesse de Bevilaqua, je fus surpris de trouver en elle tant de belles & de rares qualitez; car elle n'avoit pas seulement de l'esprit naturel, mais elle l'avoit cultivé beaucoup plus que l'ordinaire de son sexe, & jugeoit avec delicateffe des bonnes choses; tout ce qu'elle disoit avoit un tour galand & aisé, qui plaisoit infiniment; ses meubles & ses habits estoient bien entendus; & sa personne, quoy qu'un peu avancée en âge, ne laissoit pas d'estre encore fort agreable. Je remarquay mesme en elle une beauté

que

que l'on conserve rarement avec beaucoup d'années : ce sont les cheveux, dont elle avoit une prodigieuse quantité du plus beau blond du monde. Je regardois cette Dame avec admiration, & je ne croyois pas en avoir vû de ma vie qui eust un merite plus achevé. Je demeuray près de deux heures dans cette opinion, & peut-estre que j'y serois encore, si le Comte de Santiniany, qui sçavoit son foible, en luy voulant marquer le temps de la mort d'un de ses freres, ne luy eust dit, que c'estoit peu de jours devant ou après la mort de Monsieur de Bronzoly. Ah ! Monsieur, s'écria la Comtesse, vivez-vous encore dans une ignorance si grossiere, de croire que Monsieur Bronzoly soit mort? Non, non, Monsieur, ne faites pas de tort au plus parfait de tous les hommes, de l'assujeter à ce rigoureux terme de la vie. Lors que les Dieux pour punir les mortels, voulurent priver le

monde de cét adorable moitié de moy-mesme, ils le placèrent au rang des demy-Dieux; & comme il estoit tout esprit, ils l'affranchirent des dures Loix que la nature impose aux hommes en general. Il fut élevé dans le Ciel, où il demeura depuis qu'il n'habite plus parmy nous. Cette opinion, continua-t'elle, en se détournant vers moy, vous paroistra un peu chimerique, mais je suis convaincuë de cette verité par des experiences incontestables: pour peu que vous demeuriez icy, je vous en feray convenir. A propos de cela, dit-elle, il faut que j'envoye sçavoir, s'il ne m'a pas écrit en un lieu où il me fait quelquefois tenir de ses Lettres. En effet elle envoya un Laquais chercher un billet de son Amant Imaginaire; après quoy elle commença la conversation sans aucun égarement. J'y remarquay seulement un peu de contrainte; mais elle s'en retira bien-

toft,

toft, en congediant un homme que nous avions trouvé auprès d'elle. Monsieur Hyppolite, luy dit-elle, je vous prie de me laisser un moment en liberté, ne vous fçauriez-vous mettre dans l'esprit, qu'on s'ennuye de voir touûjours la mesme chose. Hyppolite s'en alla, & la Comtesse de Bevilaqua reprit sa raison. Elle nous fit l'histoire de quelque femme de qualité de son País, & me promit de m'instruire encore de diverses choses, que je ne devois pas ignorer en retournant en France, me priant instamment de la révoir. Je sortis avec le Comte de Santinianny, & j'affuray la Comtesse, que j'aurois l'honneur de la voir aussi souvent, que je croirois ne luy être pas incommode. Lors que je fus en lieu pour n'estre entendu que du Comte, je m'informay qui estoit feu Monsieur Bronzoly. C'est, me dit-il, un homme dont le merite & l'esprit ont esté si grands, qu'encore qu'il



qu'il fust d'une naissance fort obscure, il n'a pas laissé d'estre aimé chèrement de plusieurs femmes de qualité. Il a toujours esté receu avec plaisir de toutes en general; mais à la verité, la Comtesse en a eu une plus forte impression que les autres. Elle s'est imaginée, que cét homme qui avoit plus d'esprit que de corps, ne devoit point mourir, & qu'il ne devoit point subir cette cruelle nécessité. Mais, luy dis-je, est-il possible quelle n'aye point d'amis, qui ayent pû la desabuser d'une erreur si esloignée de la raison? Rien au monde, me repartit le Comte, ne peut effacer de son imagination la chimerique pensée de l'immortalité de Bronzoly. Ensuite je demanday au Comte, ce que c'estoit que Monsieur Hyppolite; C'est, me repliqua-t'il, un homme que la Comtesse a épousé par compassion, de ce que la fortune n'avoit rien fait pour luy. Cette tendre pi-

*Sup* D. A. W.

tié,

Gesch. d. dtsch. u. frz.

A. " l'ärung

tié, luy dis-je, me semble un peu diminuée ; car il m'a paru qu'elle ne le traite ny en mary, ny en amy ; encore moins en homme pour qui elle aye la moindre estime. Elle l'aime pourtant, repartit le Comte ; mais elle ne laisse pas de desennuyer quelquefois son cœur de cette attache nécessaire par quelques legeres amitez, estant certain qu'elle a un penchant pour l'amour, qu'elle ne peut surmonter par la reflexion de son âge, ny de la bien-seance. Je resolus en moy-mesme, de tâter le cœur de la Comtesse, & de faire en sorte de m'en aimer. J'esperay beaucoup en mes manieres bizarres & extraordinaires ; je crûs volontiers qu'elles seroient plus propres à m'acquiescer ses bonnes graces, qu'une conduite bien réglée. Dès le lendemain je retournay chez elle, je la trouvay seule, je hazarday quelques regards & quelques soupirs à la Françoisse, qui luy plurent infiniment ;

ment ; & dès ce jour-là, elle me dit, qu'elle estoit au desespoir d'avoir quelque engagement d'obligation avec Monsieur Hyppolite, & qu'après Monsieur Bronzoly j'estois l'homme du monde pour qui elle avoit le plus d'inclination. Pour ne me pas laisser lieu d'en douter, elle me donna son Portrait dans une boëte de diamans assez riche. Monsieur Hypolite arriva dans ce temps-là : je n'en fus pas bien-aise, & la Comtesse encore moins. Elle le gronda fort d'estre revenu de si bonne heure ; mais il ne sortit plus de tout le jour. La conversation commençoit à devenir un peu languissante ; lors qu'il vint un Page de Madame de Raviary, sçavoir des nouvelles de la Comtesse. Elle reçut cette civilité par un compliment de pareille nature : mais lors que le Page fut parti, elle me dit : Qu'encore qu'elle fust logée dans le quartier de Turin où il y avoit le plus

plus  
estoit  
perso  
merie  
choie  
Je fu  
ler la  
visio  
mest  
tant  
dit,  
Pag  
par  
tret  
soit  
que  
que  
tab  
ma  
tre  
me  
en  
la  
n'  
E

dit,  
oir  
on  
ra-  
ois  
elle  
ne  
elle  
me  
on-  
ps-  
la  
le  
fi  
lus  
on  
an-  
de  
des  
re-  
li-  
ors  
it:  
le  
le  
lus

plus de femmes de qualité, elle estoit si malheureuse, que c'estoit des personnes sans société, par les chimeriques visions qui les empêchoient de visiter ny d'estre visitées. Je fus un peu surpris d'entendre parler la Comtesse des chimeres & des visions des autres, en ayant elle-mesme de si bizarres: mais ne comptant des siennes pour rien, elle me dit, que la Dame dont j'avois vû le Page, ne vouloit voir personne, parce que difficilement on peut s'entretenir sur quelque matiere que ce soit, que le mot d'amour n'entre quelquefois dans la conversation; que cette parole luy estoit insupportable, & que quand on luy en demandoit la raison, elle ne disoit autre chose, si non que cette expression meine l'imagination trop loin. Nous en avons encore un autre, continua la Comtesse, devant laquelle il n'est pas permis de parler de la mort. Elle a eu autre-fois des amies qui  
font

font mortes, depuis plus de vingt ans, dont elle envoye sçavoir tous les jours des nouvelles, parce que personne n'a osé luy dire qu'elles étoient mortes; mais la plus extraordinaire de toutes, ajoûta la Comtesse, c'est une de mes voisines, qui ne voit le jour que deux ou trois fois en toutes l'année. Elle se plaint que la lumiere l'enrume; & elle craint si fort cette maladie, qu'elle ne veut point lire; parce, dit-elle, qu'en tournant les feuillets d'un livre, ils font un vent si fort, qu'elle en est enrumée. Peu d'hommes la voyent, car à la reserve des Abez, l'entrée est defenduë à tous autres. Je trouvay que ces Dames étoient bien foles & bien-malheureuses, de n'avoir que de facheuses imaginations. Celle qui apprehende le mot d'amour me parut plus déraisonnable que les autres, & elle me devint suspecte d'en avoir esté maltraitée; mais la Comtesse m'assura. qu'elle

n'en

n'en avoit jamais éprouvé les douceurs ny les amertumes, & qu'elle avoit toujourns vescu si severement pour elle-mesme, & pour ses amies, que peu de femmes avoient recherché son amitié, parce qu'elle les assujettissoit à une trop grande contrainte. Je plaingnois fort la Dame qui craignoit la mort avec cét excés, parce qu'il n'est rien de si commun ny de si assuré; je la plaingnois d'autant plus, qu'à la reserve de cette foiblesse, elle passoit pour avoir infiniment de l'esprit & du merite. Pour la tenebreuse, je la trouvois si singuliere, qu'elle me réjouïssoit extrêmement. Je fus fort aise, Monsieur, de trouver dans le monde des gens, que je püsse dire sans vanité estre moins raisonnables que moy; & je me fis dans ce moment des leçons de sagesse de la folie des autres. Lors que la nuit fut venuë je voulus me retirer, mais la Comtesse souhaita que je sou-

passe

passe chez elle. Je receus mille témoignage de la bonté, & Monsieur Hyppolite beaucoup de marques de dégoust qui le touchoient sensiblement. J'en estois la cause innocente, mais je ne m'apperceus pas qu'il m'en voulust du mal : au contraire, il vint le soir me conduire jusques chez le Comte de Santiniany. Pendant le chemin il me fit de grandes protestations d'amitié, ausquelles pourtant je n'ajoutay foy, qu'autant que le devoir pour les recevoir civilement ; & comme je me loüois de l'honneur que je re devois de Madame la Comtesse de Bevilaqua, il me prepara adroitement à de fâcheux retours de son esprit. Je voulois le remener chez luy ; & j'eusse fait, si je n'eusse apprehendé que la ceremonie n'allast à l'infini. Nous nous separâmes fort satisfaits l'un de l'autre. Monsieur de Santiniany me demanda compte de ma journée ; mais sçachant qu'il est

dan-

e té.  
 fleur  
 es de  
 ible.  
 cen-  
 qu'il  
 ire,  
 ques  
 Pen-  
 des  
 lles  
 tant  
 i vi-  
 de  
 Ma-  
 il  
 fa-  
 ou-  
 u-  
 dé  
 ni.  
 its  
 ri-  
 na  
 ft

dangereux, & peu honeste de faire  
 son confident d'une personne de  
 qualité, je luy appris seulement, ce  
 que j'en pouvois dire sans indiscre-  
 tion. L'histoire des trois Dames  
 Visionnaires me fut d'un grand se-  
 cours pour luy faire croire qu'elle  
 avoit fait la meilleure partie de nô-  
 tre entretien. Il m'en dit encor plu-  
 sieurs circonstances, ausquelle je ne  
 pensois guere; car encore que je ne  
 fusse pas amoureux de la Comtesse,  
 je trouvois de la vanité à estre aimé  
 d'une femme de cette naissance.  
 Toutefois quand je venois à penser  
 qu'elle ayroit un homme mort, &  
 qu'elle en avoit épousé un autre par  
 pitié, je jugeois bien que mon bon-  
 heur ne seroit pas de la longue du-  
 rée. J'en receus un billet le lende-  
 main de tres-grand matin, où elle  
 m'invitoit d'aller passer la journée  
 à la campagne. Je me rendis chez  
 elle d'assez bonne heure, & j'avois  
 peur qu'elle ne m'eust attendu; mais  
 je



je la trouvay si occupée, qu'elle ne songeoit pas qu'elle eust eu dessein de sortir. Je n'ay jamais esté si surpris que je le fus lors que j'entray dans sa chambre; je vis une fille qui coupoit les beaux cheveux de la Comtesse avec une inhumanité la plus grande du monde. Je vous demande pardon, me dit la Comtesse, si je me montre à vous en cét estat; mais Monsieur Bronzoly m'a fait sçavoir ce matin par cette fille, qu'il souhaitoit que je luy donnasse mes cheveux. Je suis ravie, poursuivit-elle, qu'il ait exigé de moy cette marque d'amitié, puis que je ne luy en sçaurois donner de plus grande, ayant toujours fort aymé cét ornement. Je voulus l'obliger à se contenter d'en couper une partie; mais la cruelle Lucie, (c'est ainsi que se nommoit cette fille qui les coupoit) s'ôutint devant moy avec une hardiesse inconcevable, que Monsieur Bronzoly prioit instamment Madame

me

me la  
Cette  
d'en  
ait ja  
sienn  
ban  
dans  
Apré  
cette  
coiff  
cette  
dites  
gret  
m'ay  
la fa  
ses c  
de l'  
qu'il  
mit  
n'av  
retou  
dît,  
men  
stich  
avec

me la Comtesse de n'en pas laisser. Cette bonne Dame fut au desespoir d'en avoir si peu, quoy qu'il n'y ait jamais eu de teste si garnie que la sienne. Elle les attache avec un ruban de couleur de feu, & les mit dans une boëte de vermeil doré. Après cela, sans donner le temps à cette dangereuse personne de la recoiffer: Allez, luy dit-elle, portez cette boëte à Monsieur Bronzoly: dites luy, que je luy sacrifie sans regret le seul avantage que les années m'ayent laissé. Plus je la blâmois de la facilité qu'elle avoit eüe à couper ses cheveux, plus elle s'aplaudissoit de l'avoir fait; & je connus bien qu'il ne la falloit contredire. Elle remit au lendemain la partie qu'elle n'avoit pû executer ce jour-là. J'y retournay à l'heure qu'elle m'avoit dît, & je la trouvay aussi proprement coiffée avec des cheveux pastiches, que je l'eusse encore veüe avec les siens. Nous montâmes en

Carosse avec Monsieur Hyppolite, qui voulut estre de la partie, quoy que la Comtesse luy pust dire pour l'en empescher. Comme nous passions dans la grande place du Palais, elle apperceut un grand étranger qui en regardoit la structure avec application. Elle fit arrester le Carosse: Monsieur Hyppolyte, luy dit elle, voyez-vous cét homme vêtu de telle façon, qui est arresté proche de cette fontaine, je vous prie, demandez-luy, s'il ne veut pas venir se promener avec nous. Je luy demanday si elle le connoissoit. Non, repliqua-t'elle; mais je voy bien à la figure qu'il fait, qu'il manque de divertissement. En vain Monsieur Hyppolite voulut s'en défendre, & tâchoit de l'en dissuader; toutes les raisons qu'il luy allegua furent inutiles, elle alloit descendre elle-mesme pour faire sa commission, si je n'eusse fait signe à Monsieur Hyppolite d'épargner ce

te

te, te fatigue à la Comtesse. Il fut trou-  
 voy ver l'estranger, à qui il fit le com-  
 our pliment le plus honnesté qu'il se le  
 as- pût imaginer : mais l'Alleman ne luy  
 Pa- répondit qu'avec de grandes reve-  
 an- rences, n'ayant pas entendu un seul  
 ure mot de ce qu'Hyppolite luy avoit  
 le dit, ny des signes qu'il luy avoit  
 uy fait pour l'obliger à s'approcher seu-  
 vé- lement du Carosse : ce qui ne nous  
 sté fut pas difficile à remarquer à leur  
 ous geste. La Comtesse voyant qu'elle  
 eut n'auroit point le Seigneur Alleman,  
 Je se prévalut de l'éloignement de  
 it. Monsieur Hyppolite, & comman-  
 oy da au Cocher, qu'il fit marcher ses  
 n- Chevaux le plus vîte qu'il luy se-  
 n- roit possible, de sorte qu'Hyppo-  
 n- lite ne pût réjoindre le Carosse.  
 r; Si cette maniere d'agir ne luy plût  
 ua pas, elle divertit beaucoup la Com-  
 n- tesse : je ne pense pas qu'elle ait ja-  
 n- mais esté de si belle humeur qu'elle  
 à fut ce jour. Nous fusmes dans un de  
 e- ces beaux lieux qu'on appelle Vignes  
 te

en ce Pais-là, où l'on nous receut fort bien. Il n'y manquoit rien de tout ce qui se peut faire passer une journée avec plaisir. La Comtesse me demanda une bague que j'avois au doigt, & m'en donna une tres-belle, qu'elle me commanda de porter toute ma vie. En arrivant chez elle, nous y trouvâmes Monsieur Hyppolite, qui me parut furieusement chagrin; mais la Comtesse ne se seroit pas donné la peine d'y prendre garde, si je ne le luy avois fait remarquer. Je la laissay en liberté de recevoir les reproches de Monsieur Hyppolite. Le Comte de Santiniany, qui commençoit à soupçonner que la Comtesse avoit de l'amitié pour moy, me pressa fort de le luy avoüer; la bague qu'elle m'avoit donnée, & qu'il apperceut en soupant, changea sa défiance en certitude; il me témoigna qu'il estoit bien-aise que j'eusse une raison agreable de m'arrester à Turin; mais il m'a-

ver-

vertit, que les passions de la Dame estoient violentes, & de peu de durée. Je la voyois tous les jours, je ne trouvois plus d'alteration dans son esprit, & je croyois qu'elle en eust effacé l'image du demy-Dieu, lors qu'elle y revint tout d'un coup de la maniere du monde la plus extraordinaire. Je la conduisois chez une de ses Amies qui logeoit près de sa maison: tout à coup elle voulut me quitter, pour courir après un homme qui marchoit assez vite devant nous. Par bon-heur je ne la laissay pas; car à chaque pas qu'elle faisoit, elle chanceloit, & fust infalliblement tombée, si je ne luy eusse aidé à marcher. Ne pouvant joindre cét homme, elle le fit prier de la venir trouver; ce qu'il fit avec beaucoup de civilité. Jugez, s'il vous plaist, Monsieur, de mon étonnement, lors que je vis la Comtesse qui l'embrassoit avec une tendresse, que je ne puis exprimer. Ah, mon cher

Bronzoly, que j'ay de joye de vous revoir, & pourquoy m'avez vous si long-temps privée de vostre veüe ! Et puis en se tournant vers moy : N'avois-je pas raison continua-t'elle, de vous assurer, que Monsieur Bronzoly n'estoit pas mort ? Les morts n'ont point le teint si frais, ny les yeux si vifs. Celuy à qui s'adressoient les careffes & ces douces paroles, n'y comprenoit rien, & ne les recevoit pas comme la Comtesse l'eust désiré ; il avoit mesme quelque confusion de faire ce personnage en public ; il affuroit la Comtesse qu'elle se méprenoit. Elle souûtenoit, qu'il estoit Monsieur Bronzoly, & cette contestation s'échauffa si bien, que la Comtesse entra dans une colere extrême. Voyez, me dit-elle, cét ingrat, qui se veut soustraire à la reconnoissance qu'il doit aux derniers tesmoignages de mes bontez : les cheveux qu'il porte sur sa teste, n'estoient-ils pas le plus

plus bel ornement de la mienne ? En verité, Madame, luy dit le pauvre homme, je ne suis point ingrat à vos bienfaits, car je n'en ay jamais receu de vous : ces cheveux que je porte, je les ay fort bien payez, mais je vous les donne volontiers, & permettez-moy d'aller où mes affaires m'appellent. J'avois fait ouvrir une maison, où j'avois fait entrer les Acteurs de cette Comedie, voulant en ôter le divertissement à la multitude ; mais elle servit pour le moins une heure de prison au prétendu Bronzoly. Pendant ce temps-là, je remarquay que les cheveux de sa Perruque estoient de la couleur de ceux que la Comtesse avoit fait couper, & je pensay qu'il n'étoit pas impossible que ce ne fussent les mesmes ; & que Lucie ne les luy eust vendus. Je m'approchay de luy sous pretexte de luy faire avouer, qu'il estoit le demy-Dieu que cherchoit la Comtesse. Je le priay in-



stamment, de me dire, de qui il avoit acheté sa Perruque. Il me dit sans façon, que c'estoit d'un homme qu'il me nomma, & dont il m'enseignena la demeure. Je luy contay en peu de mots la foiblesse de la Dame, & je luy conseillay d'estre Bronzoly, puis qu'elle le desiroit, & que c'estoit le seul moyen que je visse pour le remettre en liberté. Il ne l'obtint pourtant pas si-tost, car il falut qu'il souffrist mille embrassemens, & des protestations infinies d'une fidelité inviolable. Elle luy donna une montre de prix, pour marquer les heures de son absence. Il l'assura, qu'il auroit l'honneur de la voir tous les jours, & fut tiré de captivité après m'avoir promis son amitié, dont elle luy dit que je n'estois pas indigne. Madame de Bevilaqua retourna chez elle, où je la laissay l'esprit remply de Monsieur Bronzoly. Jay sçeu, qu'elle avoit mandé à toutes ses amies, qu'il estoit

estoit arrivé, & qu'elle leur promet-  
toit de le mener chez elles au pre-  
mier jour. Cependant j'appris que  
sa femme de Chambre avoit vendu  
les cheveux de sa Maistresse à celuy  
que le faux Bronzoly m'avoit nom-  
mé. Je voulus luy faire des repro-  
ches de sa malice, qu'elle receut a-  
vec tant de marques de repentir, que  
je luy promis de n'en rien dire.  
J'estois le mieux du monde dans la  
maison, m'estant acquis tous les Do-  
mestiques; & si quelqu'un vouloit  
obtenir quelque chose de la Com-  
tesse, c'estoit toujourns à ma solli-  
citation. Les presens que j'en rece-  
vois étoient si frequens, que je pou-  
vois dire, quelle m'en accabloit; car  
il ne se passoit point de jour, qu'elle  
ne m'en fist de considerables. Lucie  
craignit que je ne revelasse le secret  
des cheveux: Hyppolite ne pouvoit  
sans chagrin me voir si bien dans  
l'esprit de sa femme & tous deux  
me haïssoient également. Ils cher-  
choient

choient donc les moyens de me détruire dans le cœur de la Comtesse; mais ils demeurèrent d'accord, qu'il falloit faire entrer Monsieur de Bronzoly dans leurs desseins, & le faire servir de pretexte à la rupture de nostre amitié. Pour y parvenir, la perfide Lucie entra un jour toute effrayée dans la Chambre de sa Maîtresse, & luy dit, qu'elle venoit d'avoir la plus grand peur du monde, qu'elle avoit rencontré Monsieur Bronzoly qui venoit la visiter, que je l'avois forcé de mettre l'espée à la main, & que je l'avois pressé avec tant de violence, que s'il ne luy estoit venu un secours miraculeux, il auroit péri dans cette occasion. La Comtesse s'évanouït à ce discours de Lucie; & par hazard le Comte de Santiniany & moy arrivâmes, pendant qu'on estoit occupé à la faire revenir. Comme j'avois la liberté d'aller chez elle à quelque heure que ce fust, je fis les

les  
fieur  
dans  
men  
pres  
vice  
men  
plei  
que  
day  
ma  
estre  
Mai  
dit-  
finer  
que  
pres  
bien  
nion  
rez-  
je pa  
la p  
Ah!  
elle  
que

les honneurs de la maison à Mon-  
 sieur le Comte, & nous entrâmes  
 dans sa Chambre, comme elle com-  
 mençoit à revenir. Je voulus m'em-  
 presser pour luy rendre quelque ser-  
 vice, mais elle me repoussa rude-  
 ment, & me jetta des regards si  
 pleins de fureur & d'indignation,  
 que j'en fus surpris. J'en deman-  
 day la raison à Lucie, qui me blâ-  
 ma de l'étonnement où je paroissois  
 estre de l'alienation de l'esprit de la  
 Maistresse. Elle s'est imaginée, me  
 dit-elle, que vous avez voulu assas-  
 finer Monsieur Bronzoly, elle veut  
 que je vous soutienne que j'y estois  
 presente, & cette resverie passe si  
 bien pour une verité dans son opi-  
 nion, que difficilement l'en pour-  
 rez-vous desabuser. Pendant que  
 je parlois à cette fille, les forces &  
 la parole revinrent à la Comtesse.  
 Ah! perfide que vous estes, me dit-  
 elle, ne vous ay-je donc tant aymé,  
 que pour me voir blesser par vous

en la partie la plus sensible de mon cœur ; attaquer Monsieur Bronzoly venant chez moy , se battre avec luy , forcer le Ciel à faire un miracle pour le dérober à vostre furie ; quelle lâcheté ! Est-ce ainsi que vous avez receu les offres obligantes qu'il vous faisoit de sa précieuse amitié ? Allez , ingrat , vous estes indigne qu'il vous la redonne jamais , & que je vous conserve celle dont je vous honorois ? Allez , retirez-vous , dérobez-vous, si vous pouvez , à ma juste vengeance , & ne vous presentez jamais devant mes yeux. L'excès de sa colere ayant encore presque suffoqué la Comtesse , on eut recours aux remedes pour la faire revenir. Monsieur le Comte vouloit que je me retirasse ; mais je crûs devoir quelque éclaircissement de mon innocence à une personne dont j'avois receu de solides marques d'affection ; quoy que je sceusse bien ,  
 que

que je m'exposois aux derniers ou-  
 trages que la fureur puisse inspirer.  
 Elle revint à elle pour la seconde  
 fois plus irritée que la première: Hé  
 quoy! s'escria-t'elle en me voyant,  
 voulez-vous m'ôter la vie, après en  
 avoir voulu priver celuy qui seul  
 me la peut faire aymer? Je m'ap-  
 prochay d'elle pour entrer en justi-  
 fication; & sans considerer qu'elle  
 estoit incapable de raison, je luy  
 disois ce que je pouvois pour la dis-  
 suader de l'opinion qu'elle avoit,  
 mais rien ne pût servir à luy prou-  
 ver mon innocence, ma veüe l'ai-  
 grissoit, mes discours animoient  
 son ressentiment: de sorte, que je  
 fus contraint de laisser calmer cét  
 orage. Monsieur le Comte me dit,  
 qu'elle commençoit souvent de  
 grandes amitez, qui finissoient  
 par des coleres violentes, & que  
 j'estois bien-heureux d'en estre sor-  
 ty à si bon marché. Monsieur Hyp-  
 polite & la rusée Lucie me dirent

quand je sortis, que cette impression  
 luy demeueroit éternellement dans  
 l'esprit; & que quand une fois son  
 imagination estoit fortement pré-  
 venuë, c'estoit sans retour. La re-  
 connoissance fit sur moy l'effet de  
 l'amour; j'eus quelque chagrin de  
 me separer ainsi d'une personne à  
 qui j'avois veritablement de l'obli-  
 gation; & sans m'en prendre à l'é-  
 garement de son esprit, il y eut des  
 momens où je me crus coupable, de  
 n'avoir du moins pas assez menagé  
 sa foiblesse. Je me retiray avec le  
 Comte de Santiniany, & je fis tou-  
 te la nuit de grandes reflexions de  
 la bizarerie de cette aventure. En  
 vain j'escrivis des Billets amoureux  
 & tendres; en vain je me trouvay  
 aux lieux de devotion où je croyois  
 estre veu de la Comtesse, Monsieur  
 Hyppolite & Lucie avoient si for-  
 tement prévenu son esprit, à mon  
 desavantage, que je ne la pûs ja-  
 mais rencontrer en aucun lieu. J'ap-  
 pris

pris d'un Domestique de la Comtesse, les moyens dont Monsieur Hyppolite & Lucie s'estoient servis pour me détruire auprès d'elle. Voyant donc que je n'avois rien à me reprocher du costé de l'ingratitude, je mis ordre à mon départ; & après avoir pris congé de Monsieur le Duc de Savoye, & des personnes dont j'avois l'honneur d'être connu, je partis de Turin, & je revins à Amboise, ou j'arrivay peu de temps après le Roy.

Maifiere ayant ainsi achevé son discours, Monsieur d'Alençon & Madame sa femme luy témoignèrent, que ce recit les avoit extrêmement divertis. Comme il estoit tard, ils se retirèrent au Chasteau, où ils ne furent pas plûtoft, qu'on les avertit, qu'un Courier demandoit à presenter à Monsieur le Duc des Lettres de la part du Mareschal de Gié. Pendant qu'il estoit occupé à les lire, Mademoiselle d'Alençon fut



fut dans son appartement, où elle voulut estre seule pour lire la lettre que le Comte de Dunois luy avoit écrite par Maisiere, & qu'il avoit remise par son ordre entre les mains de Rieux. Elle contenoit à peu près ces paroles.

## L E T T R E

Du Comte de Dunois à Mademoiselle d'Alençon.

**T**E l'avouë, Mademoiselle, vostre amitié est d'un si grand prix, que je ne la merite pas, & que mes ennemis ont raison de me l'envier, mais vous estes injuste, d'avoir donné quelque croyance à leurs artifices. I'en pouvois estre trompé comme vous, si mon amour & mon respect ne vous avoient défendüe contre les apparences. Je me plains donc de la facilité avec laquelle vous m'avez condamné sans m'entendre: ce n'est pas que je ne sois assuré de me pouvoir justifier: mais hélas !  
Ma-

Mad  
sence  
Elle  
que l  
neste  
bonté  
part  
I'ay  
sous  
lité:  
dont  
qui m

C  
Prin  
desa  
ache  
son  
luy f  
les r  
la p  
qui  
qu'e  
d'in  
ce q

Mademoiselle, qui m'assurera que l'absence ne m'ait pas banny de vôtre cœur? Elle produit en moy des effets si cruels, que la suite m'en sera sans doute funeste, si vous n'avez au moins la bonté de m'assurer que vous prenez part à la douleur qu'elle me cause. J'ay confié cette Lettre à Maisiere sous de tres-fortes assurances de sa fidelité: & c'est de luy, Mademoiselle, dont je vous conjure d'apprendre ce qui me peut justifier auprès de vous.

Ce que Maisiere avoit dit à la Princesse, avoit commencé de la desabuser, & la Lettre du Comte acheva de rétablir la tendresse dans son cœur. Elle ne fit pourtant que luy faire changer de supplice; car les rigueurs de l'absence, prirent la place des jalouses inquietudes qui l'avoient tourmentée depuis qu'elle avoit soupçonné le Comte d'infidelité. La curiosité de sçavoir ce que le Mareschal mandoit au Duc  
son

son pere, la fit retourner auprès de la mere, dont elle estoit cherement aimée. Cette bonne Dame luy dit, que le Comte de Dunois estoit disgracié, pour avoir querellé le Marechal de Gié dans l'anti-chambre du Roy; que la Reine s'employoit fortement pour le restablissement de ce Prince, & qu'il s'estoit retiré dans ses terres en Normandie jusques à son retour. La retraite du Comte de Dunois, ajoûta la Duchesse, donne une grande défiance à Monsieur le Duc, que ce Prince ne veuille entreprendre de vous voir, ou d'establir quelque intelligence avec vous. Quant au traité de Milan, poursuivit Madame d'Alençon, le Marechal se promet qu'il sera conclu dans un mois au plus tard. La Princesse fut fort surprise de la disgrace du Comte; mais elle ne pût se refuser à la joye de sçavoir qu'il n'estoit plus en un lieu qui luy estoit toujours suspect.

Elle

Elle  
Mad  
dans  
ge a  
de f  
son  
son  
resp  
insp  
mou  
priv  
seule  
part  
mes  
cess  
moc  
toûj  
fit  
Coi  
tant  
voi  
le l  
pla  
luy  
irri

Elle eut encore le plaisir de voir que Madame sa mere entroit avec elle dans l'apprehension que son Mariage avec le Duc de Milan ne reussist : de sorte que la Princesse prenant son temps pour achever de gagner son cœur, luy dit tout ce que son respect & sa tendresse luy pûrent inspirer, en luy protestant qu'elle mourroit de douleur si elle estoit privée de sa presence pour un jour seulement. La bonne Dame ne reparti à ce discours que par des larmes : ce qui donna lieu à la Princesse de luy dire des choses que sa modestie & sa timidité luy avoient toujours fait celer. L'aveu qu'elle fit à sa mere de son estime pour le Comte de Dunois, ne la surprit pas tant que l'audace du Marechal, d'avoir osé luy declarer sa passion. Elle blâma sa fille de ne s'en estre pas plainte ; mais sa fille s'en excusa, en luy disant que son pere estoit trop irrité, pour estre capable d'entendre

dre aucune raison, qui la pût justifier, & qu'elle n'avoit encore depuis osé le dire, de peur de luy déplaire. Madame d'Alençon luy promit de le luy faire sçavoir, & que bien loin de s'opposer à l'affection qu'elle portoit à ce Prince, elle la protegeroit à l'avenir. La Princesse ne crût pourtant pas luy devoir encore declarer le veritable sujet du séjour que Maisiere faisoit à Alençon; mais c'estoit bien assez pour cette fois d'avoir amené la mere au point où elle la desiroit depuis si long-temps. Depuis ce jour-là Mademoiselle d'Alençon reprit sa gayeté naturelle; d'heureux presentimens rétablirent dans son cœur le calme & la joye, que la jalousie en avoient banni depuis son départ d'Amboise. Dans le mesme temps que Mademoiselle d'Alençon apprenoit l'exil du Comte, Maisiere de son côté receut de ses nouvelles par une intelligence qu'il avoit dans

la

la ville. Il fit sçavoir à cét adroit Agent, qu'il estoit dans une de ses Terres, qui n'en estoit éloignée que de deux heures de chemin seulement, & luy ordonnoit de le venir trouver, & prendre ses mesures, pour ne pas donner lieu aux soupçons que son absence pourroit exciter dans l'esprit du Duc, qui de luy-mesme estoit défiant. Il reçeut aussi un billet pour Mademoiselle d'Alençon, où le Comte luy confirmoit les assurances de son amour, & luy demandoit par pitié une marque de son affection, pour se consoler de son absence, ne doutant pas qu'elle ne fût revenuë des soupçons qu'elle avoit eue de sa fidelité. La Princesse eut bien de la peine à se résoudre à luy faire réponse, mais enfin elle luy écrivit ce Billet.

Bil-

Billet de Mademoiselle d'Alençon  
au Comte de Dunois.

**T**'Ay toujours cherché à vous aimer  
innocent, & je n'ay jamais pû vous  
hâir, quoy que j'aye crû que vous estiez  
coupable: Ainsi vous pouvez juger, que  
j'ay facilement ajouté foy à ce que  
Maistère m'a dit pour vostre justifica-  
tion. Je me repens donc de mes doutes  
injustes; & si ce n'est assez pour vous  
satisfaire, je vous permets d'esperer,  
que je vous tiendray compte des peines  
qu'ils vous ont fait souffrir.

Maistère estoit tres-satisfait d'a-  
voir si heureusement reüssi dans sa  
negociation; & sans en attribuer le  
succés à l'amour, il s'en donnoit  
toute la gloire. Mademoiselle d'A-  
lençon luy dit, qu'il pouvoit affu-  
rer Monsieur le Comte, que Ma-  
dame la Duchesse ne luy feroit plus  
contraire, & qu'elle commençoit  
d'agir

d'agir fortement en sa faveur. La Princesse luy demanda encore, comme il prétendoit faire pour empêcher que son voyage ne fût sceu de personne : mais Maisiere la remit à son retour, pour apprendre la maniere dont il se seroit conduit. Il partit le mesme jour pour aller trouver le Comte de Dunois, dont il receut mille témoignages de bienveillance ; & Maisiere pour s'en rendre digne, luy presenta le Billet de Mademoiselle d'Alençon. Il eut bien de la peine à laisser à ce Prince la liberté de le lire : Vous voyez, Monsieur, luy dit-il, que la Princesse est heureusement revenue de son erreur. Il vous doit suffire, qu'il ne luy en soit resté la moindre impression dans l'esprit ; & sans entrer dans le détail de la maniere dont j'ay agi pour la desabuser, ny perdre le temps en discours inutiles, apprenez-moy, s'il vous plaist, le sujet de vostre retrai-



te de la Cour, & vostre demeslé avec le Marechal de Gié. Avant que d'entrer dans ce recit, répondit le Prince, il faut que vous me disiez des nouvelles de ma Princesse, quels sont les sentimens pour moy, & si je ne doy point esperer de la voir pendant son exil & le mien. S'il m'est permis, répondit Maisiere, de juger de son cœur par les apparences, vous avez lieu d'en être content; & je ne pense pas que l'esperance de la voir vous soit defenduë; mais je ne pense pas aussi que vous deviez faire fonds sur un espoir si douteux. La Princesse ne sort point, apparemment elle ne donnera pas les mains à une entreveuë secreta, & cen'est que du hazard, ou de quelque evenement inopiné que vous devez attendre ce bonheur, auquel pourtant je contribueray de tous mes soins & de toute mon adresse. Mais, Monsieur, comme j'ay peu de temps à estre auprès de

avec de vous, dites-moy, s'il vous plaît,  
 que ce que je doy dire à la Princesse des  
 choses qui vous sont arrivées. Lors  
 que vous partites d'Amboise, repli-  
 qua le Comte, le Mareschal estoit  
 & si malade, & fut plusieurs jours sans  
 voir paroistre; mais comme il commen-  
 çoit à fortir; la Reyne devint mala-  
 e, de de à son tour, ce qui ne luy permit  
 ren- pas de quitter la chambre, ny de  
 con- songer à autre chose qu'à sa gueri-  
 spe- son. Pour le Mareschal, il aima  
 lué; mieux hazarder un peu sa santé, que  
 vous de me laisser par son absence la li-  
 voir si berté d'entretenir le Roy, & d'agir  
 fort avec mes amis pour l'avancement de  
 une mes affaires, & la ruine de ses pro-  
 veuë jets. Un jour que je sortois du ca-  
 ard, binet du Roy, où je l'avois laissé  
 piné dans une assez favorable assiette, je  
 bon- rencontray le Mareschal dans l'anti-  
 que- chambre, qui recevoit les compli-  
 oute mens de toute la Cour pour le retour  
 om- de sa santé. L'on y parla des prépa-  
 rés ratifs que l'on faisoit pour la guerre  
 de de

d'Italie. Quelqu'un proposa la difficulté du passage de l'armée : à quoy le Marechal respondit simplement, que l'on y avoit pourvû. Vostre prudence, luy dis-je, pourvoit judicieusement à tout ce qui peut s'opposer à ses desseins ; mais vôtre modestie est extrême, de vous dérober l'avantage que vous devez remporter d'une negociation si glorieuse. Je n'en cherche point d'autre, repliqua le Marechal, que de servir le Roy. C'est du moins, luy repliquay-je, ce qui nous paroist. C'est, me respondit-il, le seul motif de toutes les actions de ma vie. Sans examiner vostre intention, luy dis-je, je vous loueray toujours quand vous travaillerez avec succès ; mais faites en sorte de ne me pas faire servir de victime à vostre zele ; car le service du Roy à part, je sçauray bien vous faire distinguer mes interests des vostres. Comme je n'en ay pas qui nous soient communs, me repar-

repartit le Marechal, je ne connois pas quelle distinction j'y puis mettre. Mettez-en du moins entre vous & moy, repris-je, & songez serieusement à l'espace qui nous separe; car encore une fois, je vous declare, que quand vous voudrez me détruire dans l'esprit du Roy pour vous y établir, j'y apporteray un obstacle quil ne vous sera pas aisé de surmonter. Un homme de cœur qui fait son devoir, répondit le Marechal, n'en trouve point qui luy puisse faire changer de route. Un homme de cœur, repliquay-je, ne suivra jamais celle que vous tenez. Ah! Monsieur, interrompit le Marechal, je n'ay jamais rien fait qui me puisse ôter ce titre: & c'est sur cela seulement que je me fonde en égalité avec tous ceux que la naissance a élevez au dessus de moy. Le respect que j'ay pour le lieu où nous sommes, luy repartis-je, m'empesche de vous apprendre, qu'il

n'y en peut avoir entre nous ; & j'aurois honte . . . . . Le Marquis de la Trimouille, & quelques-uns de mes amis firent retirer le Marechal, qui n'y consentit toutefois qu'avec peine. Un peu de temps après le Roy sortit de son Cabinet, pour entrer chez la Reyne, où personne ne le suivit, parce qu'elle estoit malade. Je fus aussi-tost environné de tous ceux qui sont dans mes interets, qui venoient m'offrir leur service ; mais je ne songeois pas qu'au sortir de la Chambre de la Reyne, le Marechal joignit le Roy, & luy fit sa cause si bonne, qu'on ne le pût desabuser que je n'eusse le tort ; & ce fut en vain que l'on me voulut justifier. Toute la grace que je receus du Roy en cette occasion, fut, qu'il ne me commanderoit pas de sortir de la Cour ; mais que le Marquis de la Trimouille, Monfforeau, & mes autres amis, me conseilleroient de m'en éloigner

élo  
vou  
tra  
toi  
Ro  
&  
Ma  
à M  
de  
Re  
irri  
l'of  
le  
cor  
Ma  
for  
dû  
ler  
ten  
qu  
rer  
qu  
foi  
me  
où

éloigner pour quelque temps. Ils vouloient me suivre dans ma retraite, si je n'avois jugé qu'ils m'étoient plus nécessaires auprès du Roy pour en obtenir mon retour, & pour empescher le progrès du Mareschal auprès de luy. Je laissay à Monsieur de la Trimouille le soin de ménager la bonne volonté de la Reyne, & je partis d'Amboise fort irrité contre le Mareschal; & si je l'ose dire, assez mal satisfait. Mais le Marquis de la Trimouille me fit comprendre, que ce que faisoit le Mareschal estant appuyé sur des raisons utiles à l'Estat, je n'avois pas dû prendre ce pretexte de le quereller; & que j'avois lieu d'estre content dans ma disgrâce, des égards que le Roy avoit eu pour ne la pas rendre plus fascheuse. Aussi-tost que j'ay esté arrivé, mon premier soin a esté de m'informer par vous-mesme de ma Princesse, & de l'estat où je suis dans son cœur. Vous

y estiez mal, respondit Maisiere, & Mademoiselle de Rieux & moy n'avons pas eu de peine à la convaincre d'erreur. Après cela le Comte fit mille questions à Maisiere, qui luy dit tout ce qu'il crût qui pouvoit remettre quelque repos dans son ame; la bonne volonté de Madame d'Alençon, & la tendre affection de la Princesse sa fille y contribuerent extrêmement. La nuit estant déjà si avancée, que le jour commençoit à paroistre, Maisiere pressa le Comte de le congedier. Comme il n'estoit pas en lieu commode pour escrire, il commit à ce fidelle Agent tout ce que son amour luy inspira, & le pria d'employer toute son adresse pour persuader à la Princesse, de luy accorder une audience particuliere. Maisiere n'osant se promettre à luy-mesme de venir à bout d'une entreprise si difficile, ne le promit pas au Comte; mais bien d'y faire tout ce qu'il luy seroit

& n'a-  
 ain-  
 mte  
 luy  
 voit  
 son  
 ame  
 non  
 ue-  
 cant  
 en-  
 a le  
 me  
 our  
 A-  
 luy  
 ou-  
 a la  
 au-  
 n'o-  
 de  
 dif-  
 te ;  
 luy  
 roit

seroit possible. Il se separa du Prin-  
 ce un peu inquiet, car il estoit grand  
 jour ; & quoy qu'il fust fort bien  
 déguisé, il craignit extrêmement  
 d'estre découvert. Il retournoit à  
 Alençon l'esprit rempli de la peur  
 qui l'occupoit, lors qu'il fit une  
 rencontre qui le mit dans le plus  
 grand embaras où jamais il se fust  
 trouvé. Il n'estoit plus qu'à une de-  
 my-lieuë de la Ville : il avoit déjà  
 quitté le Cheval sur lequel il avoit  
 fait le voyage, & se dispoit à  
 l'achever à pied, lors qu'au détour  
 d'un chemin il vit le Duc avec tou-  
 te sa petite Cour, & son equipage de  
 Chasse pour le Sanglier, qui estoient  
 déjà si près de luy, qu'il n'y avoit  
 plus d'apparence d'éviter la ren-  
 contre. Ce fut en cette occasion que  
 Maisiere eut besoin de ces ruses in-  
 genieuses, qu'il sçavoit si bien met-  
 tre en usage. Il se reposoit en quel-  
 que façon sur son déguisement ; mais  
 comme c'est l'ordinaire des Chaf-  
 seurs



seurs de questionner les passans, il craignit avec raison, qu'on ne luy demandast quelque chose, & qu'estant obligé de parler, sa voix ne le découvrist. Il eut recours à une resolution assez singuliere; car il arriva qu'une partie des Chasseurs ayant pris une fausse route dans le bois, ils s'estoient égarez: de sorte que quelqu'un de la suite du Duc d'Alençon demanda à Maisiere s'il ne les avoit point rencontrez. A la premiere interrogation il ne répondit rien, & rien encore à la seconde: il fit signe seulement qu'il estoit muët, & fit plusieurs grimaces à l'imitation de ceux qui le font, pour exprimer l'envie qu'il avoit de parler: ce qui luy attira abondamment les charitables liberalitez du Duc. Maisiere croyoit estre échapé de ce danger, mais peu après il rencontra la Duchesse, & la Princesse qui poussa son Cheval à toute bride vers luy, & luy demanda, s'il n'avoit pas ren-

rencontré Monsieur le Duc. Il usa du mesme stratageme envers elle, qu'envers son pere; il fit le muët, & passa pour tel dans l'esprit de tous ceux qui le virent. Enfin il arriva dans la Ville chez le correspondant qu'il y avoit; il sceut qu'on l'estoit venu chercher de la part du Duc, pour le suivre à la chasse d'un Sanglier d'une prodigieuse grandeur; que tout le monde l'avoit accompagné, & qu'il estoit le seul qui ne fust pas de ce divertissement. Il s'informa de cét homme quelle excuse il avoit donnée pour luy. J'ay dit, luy repliqua-t'il, que vous vous esties trouvé mal hier au soir, que je vous avois retenu à coucher; & que n'ayant point reposé toute la nuit; il n'y avoit pas d'apparence de vous éveiller, ne scachant précisément en quel estat estoit vostre santé. Aussi-tost Maisiere changea d'habit, trouva heureusement un autre Cheval, & courut avec tant

de diligence, qu'en fort peu de temps il arriva à l'enceinte des Toiles. Le Duc l'accusa de paresse, Mademoiselle d'Alençon, d'estre trop delicat; & il y eut peu de personnes qui ne luy fissent la guerre, d'avoir esté des derniers à chercher un divertissement, où tout le monde avoit couru avec précipitation. Malgré le faux pronosticq des Chasseurs, l'on prit le Sanglier, & l'on retourna à Alençon, sans que la Princesse pût entretenir Maisiere; elle luy marqua seulement des yeux, la peur qu'elle avoit eüe; que n'ayant pas esté trouvé, quand le Duc l'avoit fait chercher, il ne fût venu dans l'esprit de ce Prince soupçonneux, quelque idée de la verité; mais quand il est le temps de s'entretenir, il luy exaggera si naïvement sa crainte, que Mademoiselle d'Alençon pensa en avoir autant qu'il en avoit eu, apprenez moy, luy dit-elle, comme vous

par-

partistes d'icy, & en quel lieu vous avez rencontré Monsieur le Comte de Dunois; Aussi-tost que je vous eus quitée, je fus dans la Ville chez un homme de ma connoissance, où j'ay des habits de plusieurs façons, j'en pris un, avec lequel je pouvois facilement passer pour un Paisan, je cachay mes cheveux le mieux qu'il me fut possible, & traversay toute la Ville & le Fauxbourg à pied, jusques à un petit Village qui n'en est pas fort éloigné, où je trouvay celui qui m'avoit apporté des nouvelles de Monsieur le Comte, & cét homme m'attendoit avec un Cheval, à qui je fis faire toute la diligence que je pûs, pour arriver dans un lieu fort escarté, chez un Gentil-homme, où je rencontray Monsieur le Comte, & où j'ay appris de luy, ce que vous desirez d'en sçavoir: Maisiere redit alors à Mademoiselle d'Alençon tout ce qui s'estoit passé dans

son Voyage, il s'acquitta bien de luy persuader la passion du Comte, & elle fut fort contente de son adresse; mais lors qu'il vint à luy proposer l'entreveuë que le Prince luy demandoit, il ne fut pas en son pouvoir de l'obtenir: Hé quoy Maifiere, luy dit-elle, me voudriez vous engager à souffrir ce que j'ay souffert depuis le jour mal-heureux du faux rendez-vous? Ne vous y trompez pas Mademoiselle, repliqua Maifiere, nous ne sommes pas à Amboise, personne n'est icy de concert pour vous trahir, & il n'est dans le monde qu'un Mareschal de Gié, & une Dame de Cominge: Je l'avouë, dit la Princesse, mais Monsieur le Duc d'Alençon est à craindre par tout également, luy seul est plus redoutable que tout le monde ensemble, & je suis fortement déterminée à ne me pas commettre à une seconde disgrâce, après avoir eu de si cruels chagrins de la première.

miere, ce que Maisiere n'obtint pas de cette tentative. Il espéra d'y parvenir avec le temps, plusieurs jours se passerent, pendant lesquels le Comte & Mademoiselle d'Alençon s'écrivoient avec toute la tendresse imaginable, & prenoient soin d'adoucir la rigueur de l'absence par un commerce qu'ils voyoient estably entr'eux; c'estoit bien assez pour tirer le Comte du desespoir; mais c'estoit trop peu pour le rendre heureux, Maisiere n'estoit non plus satisfait, & il falloit quelque chose de plus pour remplir ces intentions; car il vouloit que le Prince eût une conversation particuliere avec la Princesse par son entremise. & ce dessein occupa quelque jours toutes ses pensées; mais à la fin il s'imagina cete invention; un soir il dit à la Princesse, qu'il avoit veu chez son amy un homme admirable dans la connoissance de l'avenir, il luy persuada de le consulter, & l'assura

qu'elle en feroit fort satisfaite. Comme le Duc & la Duchesse estoient ennemis declarez de cette science & de ceux qui la professoient, il y avoit de grandes mesures à prendre pour voir l'Astrologue sans qu'on le sceut, mais Rieux à qui Maisiere avoit communiqué la tromperie qu'il vouloit faire à la Princesse, en trouva l'invention, qui fut de le faire tenir secretement chez la femme du Capitaine du Chasteau, qui estoit de ses amies, & qui estoit d'ailleurs dans une grande curiosité de sçavoir, si elle survivroit à son mary qui estoit fort jaloux, & qu'elle n'aimoit pas, elle estoit de la meilleure volonté du monde, & il ne manquoit que l'absence du Capitaine pour n'avoir rien à desirer de ce costé-là; mais le Ciel qui commençoit à favoriser les desseins du Comte, fit que le Duc voulant aller à Argentan, pour voir un magnifique bâtiment qu'il y faisoit construire,

mena

mena avec luy le Capitaine du Château qui estoit fort entendu en Architecture. Maisiere fit sçavoir au Comte, qu'il pouvoit venir le lendemain peu après la nuit chez son amy, où il l'attendroit pour l'informer du Personnage qu'il devoit faire: cependant il prepara la femme du Capitaine à recevoir l'Astrologue chez elle, & dit à son amy ce qu'il jugea necessaire pour ne luy pas faire soupçonner la verité, le Comte arriva, & Maisiere luy dit la ruse dont il se vouloit servir pour luy procurer une conversation avec la Princeffe, il prit un habit qui convenoit assez au personnage, qu'il alloit faire. Que ne peut point l'Amour dans un cœur qui en est fortement prévenu! Ce Prince dont la qualité eminente voyoit peu de chose au dessus de luy, & qui par son air noble & fier, avoit tant d'avantage au dessus de tous les hommes de son Siecle; ce Prince, disje, dont



dont les heroïques qualitez éle-  
voient encor au dessus de ce que sa  
bonne mine & sa naissance promet-  
toient de luy, ce Prince se défait de  
son rang, pour prendre une figure  
si éloignée de la sienne; en cét estat  
il fut receu de la femme du Capi-  
taine avec un Escuyer seulement,  
qui passoit pour un de ses amis. Cet-  
te Dame estoit une precieuse de  
Province un peu coquette, qui avoit  
lû tous les Romans de son temps,  
& qui ne pouvoit parler que d'avan-  
tures Amoureuses ou Tragiques:  
elle pretendit persuader le Comte  
de la beauté de son esprit, en luy fai-  
sant l'histoire d'une partie des fem-  
mes de la Ville, & puis elle entra  
insensiblement dans le discours des  
Astres & de leurs influences: Mai-  
siere luy faisoit signe qu'il n'estoit  
pas temps de témoigner sa curiosité,  
mais elle ne la pût cacher, & le  
Comte commençoit à se trouver un  
peu embarrassé; car il faisoit scrupu-  
le

le de flâter la foiblesse de cette pau-  
 vre femme. Maisiere avoit fait sça-  
 voir à la Princesse, que l'Astrologue  
 estoit arrivé, & elle survint fort à  
 propos pour interrompre la femme  
 du Capitaine, qui escrivoit dés-ja  
 l'heure & le jour de sa naissance,  
 pour faire tirer sa figure: il y avoit  
 peu de lumiere dans la Chambre, &  
 l'Astrologue s'estoit tenu dans un  
 lieu fort obscur, de sorte que Made-  
 moiselle d'Alençon estoit assez près  
 de luy avant que de le connoistre;  
 Maisiere prévoyant bien l'effet que  
 cette surprise pouvoit produire dans  
 l'esprit de la Princesse, avoit adroi-  
 tement tiré la femme du Capi-  
 taine dans une Gallerie, pour lais-  
 ser plus de liberté à la Princesse  
 d'entretenir l'Astrologue, & s'é-  
 toit contenté de laisser Rieux &  
 l'Escuyer dans celle où estoient le  
 Prince & la Princesse; la précau-  
 tion de Maisiere ne fut pas inutile,  
 lors qu'elle connut l'Astrologue, &

vou-

voulut se retirer en diligence ; mais Rieux qui s'estoit approchée d'elle , & qui avoit marqué autant d'étonnement , que si elle n'en eust rien sceu , remit un peu la Princesse du trouble que la veüe du Comte luy avoit causée , & luy fit connoistre , qu'ayant fait cette démarche , ce seroit exposer le Prince à estre decouvert en ce lieu , que d'en partir avec tant de promptitude. Mademoiselle d'Alençon s'en prit à Maisiere, Rieux excitoit encore sa colere contre luy , se persuadant aisement , qu'il ne seroit pas difficile d'obtenir sa grace , enfin Rieux s'estant retiré par respect proche d'une fenestre avec l'Escuyer , le Comte reprit la parole , ce n'est point Maisiere, Mademoiselle, luy dit-il , sur qui doit tomber vostre courroux , ce n'est point moy que vous en devez accuser , car la crainte de vous déplaire l'auroit emporté

sur

ice ;  
chée  
tant  
n'en  
u la  
veuë  
, &  
fait  
xpo-  
t en  
tant  
d'A-  
ieux  
ntre  
qu'il  
ir sa  
re-  
fe-  
om-  
oint  
dit-  
ostre  
que  
ain-  
orté  
sur

sur la passion que j'avois d'avoir  
l'honneur de vous voir, mais Made-  
moiselle l'amour a commis ce crime,  
& c'est à luy seul que vous le devez  
imputer. Que ce soit de vous, de  
Maifiere, ou de l'amour que j'aye  
sujet de me plaindre, repliqua Ma-  
demoiselle d'Alençon, il est certain  
que cette surprise m'outrage sensi-  
blement, je ne vous diray pas que  
je n'eusse esté ravie d'apprendre  
vostre innocence par vous mesme,  
quand seulement je songe au peril  
où vous estes presentement exposé,  
ce qui m'auroit donné un extreme  
plaisir, me cause une peine incroya-  
ble. Ne contez pour rien, Made-  
moiselle, le danger où vous croyez  
que je suis, reprit le Prince ; mais  
tenez moy compte, s'il vous plait,  
des cruels chagrins que m'a causé  
vostre absence, & les soubçons in-  
justes que vous avez eus de ma fide-  
lité. Je vous demande pardon, dit  
la Princesse, si j'en ay crû les appa-  
ren-

rences, & si je vous ay condamné sans vous entendre; mais ne rappelez point dans mon souvenir, ny ma faute, ny le sujet qui me la fait commettre, songez seulement aux malheurs que m'a attiré l'imprudence que je fis de vous donner assignation dans le Parc d'Amboise. Songez seulement, Mademoiselle, repartit le Comte, à la joye que je possède presentement, de pouvoir vous consulter sur ma bonne ou ma mauvaise fortune, c'est vous seule, continua-t'il, qui me la pouvez apprendre, comme c'est vous seule qui la pouvez faire. Si vostre fortune estoit en ma disposition, répondit la Princesse, vous auriez lieu de vous louer du party que je vous ferois, mais les intentions de Monsieur le Duc d'Alençon, & les miennes, sont si contraires, qu'il n'y a pas d'apparence que l'avenir nous prepare un destin plus heureux, que celui dont nous nous plaignons aujourd'huy.

jourd'huy. Que voulez vous donc  
 que je devienne, interrompit le  
 Comte, si je ne dois rien pretendre  
 de plus favorable dans la suite du  
 temps que par le passé. C'est à vô-  
 tre prudence à vous conseiller, dit  
 la Princesse, sur ce que vous de-  
 vez faire, mais si vous me deman-  
 dez ce que je souhaite, je vous di-  
 ray peut-estre avec trop de franchi-  
 se que je voudrois que vous m'ai-  
 massiez toujourns, & qu'il nous scait  
 aussi facile de gagner l'esprit du Duc  
 mon pere, qu'il m'a esté aisé de por-  
 ter celuy de la Duchesse ma mere à  
 desirer nostre alliance. Mais Ma-  
 demoiselle, reprit le Comte, ne m'ô-  
 tez pas tout au moins la consolation  
 d'esperer, si vous voulez que je vi-  
 ve. Esperez, vivez, & m'aimez, re-  
 prit la Princesse, après cela ne pre-  
 tendez pas une plus longue audian-  
 ce; il y a long-temps qu'elle devroit  
 avoir finy, ou pour miex dire, je  
 ne devois pas vous l'avoir accordée.

Hé

Hé bien, Mademoiselle, dit le Comte, je ne veux rien diminuer de la grace que vous m'avez accordée, en vous obligeant par la contrainte à vous en repentir, je vais me separer de vous, mais après m'avoir ordonné de vivre, d'espérer & de vous aimer, ne me direz vous rien de la part que je dois pretendre en vostre cœur? Comme je ne suis pas injuste, repliqua la Princesse, je n'exige pas vostre amitié, sans vous donner dans la mienne toute la part que mon devoir me permet de vous y donner; le Comte rendit mille graces à la Princesse, & après qu'il l'eut assuree d'un amour & d'une fidelité inviolable, & qu'il eut obtenu d'elle le pardon de Maisiere, elle se separa de luy; mais à peine avoit elle fait les premiers pas pour retourner à son appartement, qu'elle trouva le Capitaine du Château qui revenoit ayant laissé le Duc à

Argentan; cette diligence & la con-  
jon-

joncture dans laquelle il arrivoit  
 donnerent bien de l'inquietude à  
 Mademoiselle d'Alençon, car le  
 Capitaine n'estoit party que le ma-  
 tin, on le voyoit revenir le soir, &  
 l'on avoit lieu de douter qu'il ne fust  
 arrivé quelque accident au Duc, ou  
 tout au moins qu'il n'eust décou-  
 vert quelque chose de ce qui se pas-  
 soit à Alençon; dans cette per-  
 plexité elle ne sçavoit comme elle  
 devoit agir; car de laisser entrer le  
 Capitaine dans sa chambre, il n'y  
 avoit pas d'apparence le Comte y  
 estant, il y en avoit encor moins de  
 luy confier ce secret; mais Maistie-  
 re qui trouvoit des expediens pour  
 tout, dit à la Princesse: Sans doute  
 Mademoiselle, vous ne pensez pas  
 que Madame la Duchesse sera dans  
 une impatience extrême, quand elle  
 sçaura que Monsieur le Capitaine  
 est de retour, commandez luy, s'il  
 vous plaît, de vous donner la main,  
 & de vous conduire dans la Cham-  
 bre



bre de Madame vostre mere. Mademoiselle d'Alençon passa avec luy dans la mesme Gallerie par où elle estoit venuë chez le Capitaine, qui luy fit de grands complimens sur l'honneur qu'elle avoit fait à sa femme; il s'imaginoit bien qu'il falloit qu'il y eût quelque raison qui l'eût portée à faire cette visite, mais il ne la pouvoit deviner: Pendant que la Duchesse luy demandoit la cause d'un si prompt retour; Maisiere fit sortir l'Astrologue sans qu'il eût le loisir de tirer l'horoscope de la Dame, ny mesme de repartir précisement aux grandes civilitez qu'elle luy fit, elle le pria de ne se pas rebuter, & qu'ayant à demeurer à Alençon, elle le pust voir chez quelque une des ses amies: le Comte sortit en luy promettant qu'il ne perdroit aucune occasion de l'entretenir, il se rendit à la maison de l'amy de Maisiere, d'où il partit la nuit suivante, & Maisiere revint promptement

rement au Château pour voir ce qui  
 s'y passoit, tout y estoit assez tran-  
 quille en apparence, à la reserve de  
 Mademoiselle d'Alençon, qui n'é-  
 toit pas revenuë de la peur que le  
 retour du Capitaine luy avoit cau-  
 sée. Il étoit aussi un peu inquiet de  
 sçavoir ce qui l'avoit obligée à visi-  
 ter sa femme, qui ne sçavoit ce qu'el-  
 le luy en devoit dire: mais Maisiere  
 se doutant de l'embaras où elle se  
 pouvoit trouver, fut l'aider à en  
 sortir. Il entre mesme dans la Cham-  
 bre comme le mary fascheux vouloit  
 absolument que sa femme sceust la  
 raison pourquoy la Princesse estoit  
 venuë chez eux. C'est à moy, luy dit  
 Maisiere, à vous instruire de ce que  
 vous demandez; car c'est à moy que  
 vous devez l'honneur que vous avez  
 receu. Un de mes amis passant par  
 icy, continua-t'il, m'a rencontré  
 dans la Ville; & comme je sçay  
 qu'il est fort sçavant en l'art de pré-  
 dire, j'ay pensé que Mademoiselle

H

d'Alen-

d'Alençon ne seroit pas fâchée d'apprendre de luy quelque chose de l'avenir, j'ay crû aussi que vôtre femme seroit bien-aïse de sçavoir si vous auriez des enfans, & quel bien il vous doit arriver de l'amitié que Monsieur le Duc vous porte. Mais sçachant que Madame la Duchesse n'approuve pas cette curiosité, la Princesse pour satisfaire la sienne a choisi vôtre chambre. Je suis fâché, repartit le Capitaine, que je n'ay pas vû cét honneste homme. J'en suis au desespoir, reprit Maisiere, mais il n'y avoit pas plus d'une heure qu'il estoit party quand vous estes entré. Hé bien, dit le Capitaine, que vous a-t'il dit de nostre fortune? Qu'elle sera grande, repliqua Maisiere, qu'il doit entrer dans vôtre maison de grands biens par la liberalité d'une jeune Princesse, & que vous n'aurez qu'un fils qui succedera à vôtre bonheur. Ce bon homme fut fort content de le laisser si tranquille. Le lendemain

demain la Princesse fit une assez rude reprimende à Maisiere sur la tromperie qu'il luy avoit faite le jour precedent, & luy défendit serieusement de luy en faire jamais de pareilles. Je souhaite de tout mon cœur, Mademoiselle, luy dit-il, que je ne me trouve pas en estat d'inventer une nouvelle ruse pour vous faire voir Monsieur le Comte de Dunois, & que le Ciel vous condamne bientôt à ne vous quitter jamais. La Princesse trouva qu'il estoit à propos que Maisiere allast à Argentan voir le Duc. Il en demanda la permission à la Duchesse, qui fut fort aise de le voir dans ce sentiment; mais il en fut empêché par l'arrivée inopinée de ce Prince, qui commanda en entrant, qu'on tint toutes choses prestes pour partir le lendemain pour la Cour. Il estoit accompagné du Comte de Montsaureau, que le Roy luy avoit envoyé, pour luy apprendre l'estat où estoient les choses,

ses, & pour hâter son voyage à Amboise. La Duchesse & Mademoiselle d'Alençon furent extrêmement surprises de voir Monsieur de Montsaureau avec le Duc; elles en eurent aussi bien de la joye, car c'estoit un homme d'une probité consommée, & qui n'avoit jamais esté dans des interêts qui leur fussent suspects. Monsieur d'Alençon le laissa auprès d'elles, & dit à Mademoiselle sa fille en passant, qu'elle retourneroit à Amboise avec moins de chagrin qu'elle n'estoit venuë à Alençon. Aussi-tost qu'il fut party, Monsieur de Montsaureau, pour ne les pas faire languir plus long-temps dans l'attente des agreables nouvelles qu'il leur apportoit, prit ainsi la parole, en s'adressant à la Duchesse: Vostre départ, Madame, surprit & affligea également toute la Cour; mais la veritable cause n'en estant pas connuë, le monde en cherchoit les motifs sans les pouvoir deviner,

viner, à la reserve d'un petit nombre de personnes qui sçavoient ce secret. Pour moy je ne l'ignoray pas long-temps, car la Reyne me fit l'honneur de m'en parler, & de me dire tout ce qu'elle avoit sceu de la bouche de Madame de Cominge. Le Comte de Montsaureau en fit le détail à la Duchesse, & Mademoiselle d'Alençon l'entendit pour la seconde fois; car Maistiere l'en avoit dés-ja informée. Après cela, continua Montsaureau, le Marechal tomba extrêmement malade, & Madame de Cominge, par le commandement de la Reyne, le visita tous-jours. Elle sceut de luy que l'absence le tourmentoit rigoureusement; & que ne la pouvant plus supporter, il estoit resolu d'employer tous les artifices imaginables pour détruire le Comte de Dunois dans l'esprit du Roy, & le faire exiler de la Cour; & ensuite pour y faire rappeler Mademoiselle d'Alençon.

La Reyne n'avoit encor pû persuader au Roy, que l'amour & la politique n'estoient qu'une mesme chose dans le Mareschal, & le Roy estoit tellement persuadé de son affection pour le bien de l'Estat, qu'elle n'avoit pû venir à bout de l'en détromper. Il la pria mesme de ne luy en parler jamais. Le Mareschal estant parfaitement guery de sa maladie, le Comte de Dunois le rencontra dans l'anti-chambre du Roy, & luy dit des choses assez piquantes, que tout le monde a sceuës, & dont le Roy fut fort irrité. Les plus honnestes gens de la Cour ne laisserent pas de se ranger auprès de luy; & ce fut avec un sensible regret que ses amis le virent partir d'Amboise. Par malheur la Reyne se trouvoit mal, & n'estoit pas en estat d'agir pour le Comte de Dunois: de sorte que nos raisonnemens furent inutiles auprès du Roy. Il eut pourtant cét égard pour le Comte, de vouloir

seulement que ses amis luy conseil-  
 lassent de se retirer pour quelque  
 temps, ne voulant pas luy prescrire  
 le lieu de son exil. Cét éloignement  
 acheva de mettre la consternation  
 dans tous les cœurs, & jamais je  
 n'avois vû la Cour si melancolique.  
 Je m'apperceus mesme que le Roy  
 le supportoit avec peine, & qu'il  
 appelloit quelquefois ce Comte,  
 sans penser qu'il étoit trop loin pour  
 luy répondre. Nous attendions  
 quelque heureuse revolution, que  
 nous redonnast vostre presence, &  
 qui y rappellast le Prince, lors qu'on  
 apprit que les Milanois avoient re-  
 nouvellé le traité d'alliance avec  
 l'Empereur & Ferdinand, & qu'ils  
 faisoient tous ensemble de grandes  
 levées, pour s'opposer au passage du  
 Roy, sur le bruit qui couroit qu'il  
 vouloit retourner en Italie. Le Roy  
 eut beaucoup de peine à croire cette  
 nouvelle, mais elle luy fut confir-  
 mée de tant de divers endroits, qu'il  
 n'eut



n'eut plus lieu d'en douter. Il en parla au Marechal de Gié, & le voulut rendre réponsable de la rupture d'un traité, de l'évenement duquel il s'estoit si souvent chargé. Le Marechal se justifia par un discours assez eloquent; mais lors que le Roy luy demanda précisément de quelle conduite il s'estoit servi pour cette negociation, le Marechal se trouva fort embarrassé, car il ne pouvoit rien dire à sa Majesté dont elle deust estre satisfaite. Tout ce que la Reine luy avoit dit luy revint dans la memoire; mais sa bonté naturelle, & l'affection particuliere qu'il avoit toujours eüe pour le Marechal, luy firent suspendre encore pour quelque temps son juste ressentiment. Justifiez-vous, luy dit le Roy, je vous en prie, & je souhaite que vous le puissiez: faites-moy connoistre que vous soyez entré en traité avec le Duc de Milan; quelles estoient les propositions que vous luy avez

fai-

faites, & les raisons pour lesquelles  
 ses propositions n'ont pas reüssi,  
 après cela je seray content: & s'il  
 y a de vostre faute, je ne l'imputeray  
 point au defaut de vostre zele pour  
 mon service; j'ayme mieux la rejeter  
 sur vostre imprudence, que sur vostre  
 infidelité. Le Mareschal eust bien  
 voulu persuader au Roy que ce qu'il  
 apprenoit estoit une imposture. Peut-  
 estre qu'en un autre temps il l'auroit  
 pû faire; mais sa bonne foy commen-  
 çoit à devenir trop suspecte, pour  
 l'en laisser croire sur sa parole. Quo-  
 y que le Roy luy pust demander, il  
 ne fit aucune réponse positive. Estant  
 donc rebuté de son peu de sincerité,  
 il commanda au Capitaine de les Gar-  
 des d'aller se saisir de la cassette du  
 Mareschal, & de la luy apporter. J'  
 estois dans l'anti-chambre lors qu'elle  
 y passa, & je fus tout aussi-tost en  
 avertir la Reyne, à qui cette nouvelle  
 ne

déplût pas, jugeant, selon toutes les apparences, qu'il falloit que le Roy fust entré en quelque soupçon de la fidelité du Mareschal, & qu'il cherchast à s'en éclaircir. Elle s'assura de Madame de Cominge pour dire la verité de ce qu'elle sçavoit, lors qu'il en seroit temps. Cependant le Roy n'eut pas si-tost la cassette entre ses mains, qu'il la fit ouvrir. Il y trouva un projet que le Mareschal avoit fait pour préparer les esprits à la rupture du traité de Milan. Il y trouva encore la copie d'une Lettre qu'il écrivoit à Sforce, par laquelle il proposoit le Mariage de Mademoiselle d'Alençon avec son Néveu, & luy faisoit entendre, que pourvû qu'il en acceptast la proposition, la conclusion en pouvoit estre differée de quelques années. Il luy demandoit qu'il quitast le party du Roy d'Espagne, & qu'il facilitast le passage de l'Armée; mais si foiblement, qu'il estoit aisé de connoître,

tre, qu'il n'avoit pas envie d'obtenir ce qu'il sembloit desirer. Il y avoit encore un papier attaché à celui-cy, qui estoit écrit en chiffres, où le Roy ne pût rien connoistre, non plus qu'à plusieurs autres de cette nature, qui luy tomberent entre les mains. Il ne luy fut pas non plus possible d'en tirer l'explication du Marechal. Le Roy n'en voulant pas voir davantage: Cela suffit, dit-il, pour me faire connoistre les motifs qui vous ont fait agir, retirez-vous dans vostre appartement, d'où je vous defends de sortir que par mes ordres. Et vous, continua-t'il, se tournant vers son Capitaine des Gardes, ayez soin d'empescher qu'il ne parle à personne. Le Roy demeura seul dans son Cabinet fort irrité contre le Marechal: mais la Reyne ne luy donna pas le temps de faire une longue reflexion sur le crime ny sur le criminel. Elle prit un pretexte d'aller in-

terrompre sa folitude, & luy parler d'autre chose que du Marefchal; mais le Roy n'estoit pas en estat de commencer un autre discours. Il luy fit ses plaintes de la perfidie du Marefchal, il s'accusa de prevention en sa faveur, & luy dit tout ce que son ressentiment luy pût inspirer. Ce n'est pas que la Reyne ne remarquast bien que le Roy avoit encore de certains retours qui panchoient à la clemence, & que pour peu que l'on eust pris soin d'excuser le Marefchal, il n'auroit peut-estre pas esté difficile de le rétablir; mais la Reyne qui estoit dans d'autres sentimens, fit sçavoir au Roy, ce que Madame de Cominge luy avoit appris, & dont il n'avoit point voulu estre informé; & pour ne luy laisser pas lieu d'en douter, elle fit voir des Billets qui s'expliquoient clairement de l'amour qu'il avoit pour Mademoiselle d'Alençon, & de la peur qu'il avoit qu'elle n'épousast le

Comte

par-  
 chal;  
 at de  
 s. Il  
 e du  
 ven-  
 ut ce  
 nspi-  
 e re-  
 t en-  
 pan-  
 pour  
 cuser  
 estre  
 mais  
 sen-  
 e que  
 t ap-  
 oulu  
 iiffer  
 r des  
 nent  
 ade-  
 peur  
 le  
 omte.

Comte de Dunois. Madame de  
 Cominge ajouta, qu'il luy avoit  
 toujours parlé du Traité de Milan,  
 comme une chose à laquelle il voyoit  
 peu d'apparence. Le Roy se saisit  
 des Billets qu'elle luy fit voir; &  
 comme il les voulut mettre dans la  
 cassette du Mareschal, la curiosité  
 de la Reine la porta à lire plusieurs  
 papiers qu'elle y rencontra. Dans  
 les premiers on ne trouva que la  
 confirmation de sa faute; dans d'au-  
 tres elle lût quelques projets de Let-  
 tres, qu'il avoit eu intention d'é-  
 crire à Mademoiselle d'Alençon;  
 mais le dernier sur lequel elle mit  
 la main étant cacheté, luy donna plus  
 d'envie de les lire. C'estoit la Clef  
 des chiffres de la Lettre de Sforce,  
 & de celle du Mareschal. Elle s'en  
 servit pour expliquer l'un & l'au-  
 tre. Le Mareschal luy proposoit  
 d'accorder les articles du Maria-  
 ge de Mademoiselle d'Alençon avec  
 le Duc de Milan, & de demander

qu'elle fust mise auprès de la Duchesse mere du Duc, pour apprendre les manieres du Pais, & pour nourrir l'Amour entre la Princesse & luy, à ces conditions, il promettoit à Sforce de luy livrer les Troupes qu'il commanderoit au Voyage d'Italie, & d'entrer avec luy dans le party des Ennemis du Roy. Sforce qui raisonnoit avec un esprit plus feïn que le Marechal, qui n'agissoit que par les maximes de l'Amour, & ne consultoit ny la bonne foy: Sforce, dis-je, ne voulut pas par ce procedé se mettre hors d'estat de faire quelque jour sa Paix avec le Roy, & il refusa prudemment de faire une liaison particuliere avec un homme qui quitoit sans sujet les interests du plus grand Roy du monde, & dont il recevoit tous les jours des témoignages de bien-veillance: joint, qu'ayant dessein de perdre le Duc de Milan, & s'emparer de son Estat, les propositions du Mare-

chal

Du-  
 ren-  
 pour  
 se &  
 met-  
 rou-  
 yage  
 dans  
 for-  
 plus  
 gis-  
 our,  
 foy:  
 par  
 at de  
 ec le  
 t de  
 avec  
 t les  
 non-  
 ours  
 nce:  
 re le  
 e son  
 ares-  
 chal

chal n'estoient pas à son usage. Je  
 ne vous rediray point, Madame,  
 poursuivit Monsieur de Montsau-  
 reau, quelle fut la colere du Roy,  
 & le ressentiment qu'il eut de la tra-  
 hison du Mareschal, cela seroit in-  
 utile. La Reine l'appaisa autant qu'il  
 luy fut possible, avec sa douceur &  
 sa prudence ordinaire; mais elle  
 luy conseilla, d'éloigner de luy cet  
 indigne objet de son couroux, de  
 l'envoyer prisonnier dans le Châ-  
 teau de Tours, & de luy donner des  
 Commissaires, pour travailler par  
 les formes à sa punition. Cét avis  
 fut executé sur l'heure mesme. Les  
 amis du Mareschal le voulurent ju-  
 stifier; mais le Roy leur imposa silen-  
 ce, & pas un d'eux n'osa plus parler  
 en sa faveur. Dans ce mesme temps  
 le Roy fit appeller le Marquis de la  
 Trimouille, & luy dit fort obli-  
 gemment, que comme c'estoit par  
 son Conseil que le Comte de Du-  
 nois s'estoit retiré de la Cour, il vou-  
 loit



loit se servir de luy pour y rappeler ce Prince, & le fit partir aussi-tost. Il me commanda en mesme temps de vous venir annoncer cette nouvelle, pour disposer Monsieur le Duc, & vous, Madame, à consentir au Mariage du Prince, & de la Princesse. Madame la Duchesse eut tant de joye d'apprendre cét heureux changement, qu'à peine elle la pût exprimer. Il est aisé de comprendre que celle de Mademoiselle d'Alençon avoit quelque chose de plus sensible; mais sa modestie étant encore plus grande que sa joye, elle la renferma si bien dans son cœur, qu'elle n'en fit mesme pas paroistre autant que la bien-seance le luy permettoit. Maisiere eust bien voulu aller trouver le Comte de Dunois, ou pour luy annoncer cette nouvelle, ou pour s'en réjouir avec luy, s'il la sçavoit déjà; mais Mademoiselle d'Alençon ne le jugea pas à propos. Cependant le Mar-

quis

quis de la Trimouïlle, qui avoit fait une diligence extrême, arriva chez le Comte, où il ne le trouva pas, & ne pût sçavoir d'aucun des Officiers de sa maison quelle route il avoit prise. Il passa quelques heures dans la peine d'imaginer de quel costé il devoit tourner pour le rejoindre; mais le retour du Prince le tira de cet embarras. Le plaisir qu'il avoit eu de voir Mademoiselle d'Anlençon, & celuy qu'il avoit encore de pouvoir embrasser un amy si zelé & si fidelle, luy fit aborder le Marquis avec un visage infiniment content; & le Marquis acheva de le combler de satisfaction, en luy apprenant ce que le Ciel & la Fortune avoient fait pour luy, & ce que l'un & l'autre avoient fait contre le Mareschal, il se donna tout entier à la joye de sçavoir que tout luy préparoit la possession de la Princesse, & qu'il alloit reprendre dans l'esprit du Roy la place qu'il y avoit

avoit autrefois occupée. Sa generosité excita pourtant dans son cœur quelque compassion de la disgrâce du Marefchal. Il auroit peut-estre esté bien-aife de le mettre en estat de fe repentir de fon crime ; mais il ne demandoit pas une vengeance fi complete : la pitié ceda pourtant à l'esperance de jouir du feul bien auquel il aspiroit. Le Soleil estoit à peine levé, que le Comte éveilla le Marquis de la Trimouille, & ils partirent ensemble pour Amboife. Le Comte ne songea plus qu'à faire une extrême diligence pour fe rendre auprès du Roy, qui le receut avec des témoignages fenfibles de joye & d'affection. Il luy fit connoître ensuite à quel point il se sentoit offensé de la perfidie du Marefchal. A quoy Monsieur le Comte ne respondit pas en ennemi du Marefchal, & s'il ne prit pas le foïn de le justifier, il ne se servit pas auffi de l'occasion qu'il avoit d'achever  
de

de le perdre. Après un assez longue conversation, où il parla au Comte de la guerre qu'il alloit entreprendre, des affaires de l'Etat & de ses interests les plus particuliers, il tomba sur le Mariage de ce Prince avec Mademoiselle d'Alençon: Je veux, luy dit le Roy, reparer les peines que je vous ay fait souffrir par les obstacles que j'ay apportez à vostre bon-heur, & commencer le chastiment du Marechal de Gié par la fin de vos souffrances, & par une blessure en la partie la plus sensible de son cœur: je veux encore, continua le Roy, que vous veniez avec moy salüer la Reine. En effet, il luy presenta le Comte, à qui elle donna de grandes marques de sa bonne volonté. Le Roy voulut encore, pour obliger le Comte de Dunois, aller le lendemain à la chasse du costé par où le Duc d'Alençon devoit arriver, afin d'estre témoin du plaisir qu'il auroit de revoir sa Princesse.

ceffe. Le commencement de cette journée n'eut que de doux préfa- ges pour le Comte. Le temps estoit admirablement beau, & la Chasse heureuse. Cependant il ne laissa pas de luy ennuyer beaucoup ; car le jour estoit prest de finir, lors que l'on apperceut les Carosses du Duc d'Alençon. Il en descendit par respect d'aussi loin qu'il vit venir le Roy, qui le receut avec mille témoignages de bien-veillance. Il n'y a que ceux qui ont éprouvé les rigueurs de l'absence qui puissent parfaitement exprimer l'aïse du retour. Le Comte de Dunois & Mademoiselle d'Alençon en firent une agreable ex- perience en cette rencontre ; & s'ils n'eurent pas d'abord la liberté de s'en expliquer l'un à l'autre, le plaisir en fut plus sensible dans leur cœur. Comme le départ de ses illustres personnes avoit infiniment affligé toute la Cour, leur presence y ramena les divertiffemens & la joye.

La

La Reine n'en avoit point encore tant fait paroistre qu'elle en témoigna à Mademoiselle d'Alençon pour son retour, & pour l'apparence qu'elle voyoit au Mariage de la Princesse & du Comte de Dunois. Ce jour-là mesme le Roy en parla au Duc d'Alençon, qui receut cette proposition comme tres-avantageuse, & répondit au compliment du Comte avec beaucoup de civilité & de tendresse. Après les Ceremonies qui s'observent entre les personnes de ce rang, le Duc d'Alençon dit galamment au Comte de Dunois, qu'il luy demandoit pardon de s'être opposé quelque tems à ses souhaits, mais que la diligence qu'il alloit apporter à les satisfaire repareroit une faute dont il n'estoit pas seul coupable. En effet il ordonna à sa fille de ne plus contraindre l'inclination qu'elle avoit pour le Comte, puis que dans peu de jours elle seroit en estat de ne luy en refuser

aucun

aucun témoignage. Elle rougit par modestie ; mais cét ordre, qu'oy qu'absolu, n'eut rien de desagréable pour elle, & remplit le cœur du Comte d'un extrême plaisir. La liberté qu'il avoit alors de l'exprimer, ne diminua rien de la delicateffe avec laquelle il la ressentoit. Maisiere sembloit estre encore plus aise que le Prince & la Princesse, pour qui la feste se faisoit. Il fut si liberalement recompensé de l'un & de l'autre, qu'il n'eut plus rien à desirer de la Fortune. Au reste, le Roy ne voulant rien mesler de triste à la joye publique, commanda qu'on suspendist le jugement du Marechal de Gié, dont la prison fut extrêmement longue, comme l'histoire nous apprend. Le Marquis de la Trimouille de son costé fit éclater la sienne par des divertissemens aussi galamment inventez, qu'ils furent executez avec magnificence : mais ces plaisirs, quelques  
grands

gra  
est  
raif  
Co  
d'A  
pli

grands qu'ils fussent , ne doivent  
estre comptez pour rien en compa-  
raison de ceux que goûterent le  
Comte de Dunois, & Mademoiselle  
d'Alençon dans l'heureux accom-  
plissement de leurs desirs.

F I N.

par  
roy  
rea-  
œur  
La  
pri-  
de-  
fen-  
nco-  
Prin-  
t. Il  
é de  
plus  
Au  
effer  
com-  
ment  
rison  
omme  
Mar-  
costé  
liver-  
ntez,  
agni-  
lques  
ands